

Le Samedi

VOL. III - NO. 49

MONTREAL, 14 MAI 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO 5 CTS.

LE SYSTEME PLANETAIRE



POUR LA SAISON D'ETE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POHIER, BESSETTE & C^{ie}, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 14 MAI 1892.



On calcule que la moyenne de la vie humaine augmente de dix ans par siècle.

Un savant prétend que la bouche a une tendance à s'élargir vers la gauche. Cela est dû à ce que l'on mâche du côté gauche de la mâchoire.

Dans une valse ordinaire, une personne parcourt en moyenne une distance de trois quarts de mille. Combien de jeunes filles se lamentent quand elles ont un arpent à faire pour aller à l'église.

Appelez une jeune femme sorcière, et vous lui plairez; appelez une vieille femme sorcière et vous l'enragerez. Si vous dites à une jeune fille qu'elle est un petit chat, elle vous trouvera gentil; appelez une femme âgée, vieille chatte, et elle vous détestera. Drole de sexe tout de même.

MOTS D'ENFANTS

Bébé est assise dans la chaise de grand'maman, un livre à la main et un petit chat dans ses bras.

Grand'maman. — Qu'est ce que tu fais donc, tu as l'air d'une petite vieille?

Bébé. — Je lis des histoires pour mon petit chat.

Grand'maman. — Mais il ne comprend pas, ton petit chat.

Bébé. — Oui, il comprend; je lui explique chaque mot à fur et à mesure.

CELA REVIENT AU MÊME

Elle. — Es-tu allé demander à Ernest des nouvelles de sa femme?

Lui. — Oui, comme tu me l'avais demandé; mais je ne me souviens pas s'il m'a dit qu'elle est mieux ou plus mal.

A PEU PRÈS COMME TOUT LE MONDE

"Voici, messieurs et mesdames," disait un bouffon dans un cirque le fameux mulet *Dot*. "Après de longues années d'efforts, je suis parvenu à lui faire faire à peu près tout ce qu'il veut."

UNE BONNE GARANTIE



Le tramp. — Voici mon ami, monsieur le commis, et vous pouvez prendre son billet. Je le connais depuis qu'il est né.

COUPABLE A DEMI

Le professeur. — Est-ce vous qui avez brisé cette vitre?

L'élève. — C'est moi qui ai aidé.

Le professeur. — Comment aidé?

L'élève. — C'est la pierre qui a brisé la vitre, je n'ai fait que la lancer.

SATISFAIT DE PEU

Lui. — Qu'est ce qu'il y a à propos du feu d'hier soir?

Elle, (lisant un journal). — Il paraît que c'est la chaudière qui a fait explosion et la scène qui a suivi, est indescriptible.

Lui. — Est ce tout?

Elle. — Non, il y a deux colonnes de descriptions après cela.

ESPRIT D'ENTREPRISE

La dame, (à un mendiant qui passe tous les jours). — Je vois que vous avez quelqu'un avec vous, je ne suis pourtant pas pour donner aux deux.

Le tramp. — Certainement non madame; je ne fais que lui montrer mes pratiques, je vais lui vendre mon commerce.

En route pour les conquêtes



Elle. — Comment me trouves-tu, mon chéri?

Lui. — Tu es belle, tu es élégante! Mais j'aimerais bien mieux que ce fut un bal masqué.

UN MALCHANCEUX

Jean Lanémite. — Qu'avez-vous, docteur, vous paraissez triste; avez-vous perdu un de vos patients?

Le médecin. — Justement! Je viens de guérir monsieur Sacapiastres; il me payait si bien.

NOUVELLE MANIÈRE DE FAIRE SA RÉCLAME

Un fabricant de fil qui s'est blessé le nez, se trouve, à défaut de taffetas gommé, obligé de mettre une étiquette de ses bobines de fil. Et chacun put y lire: "Garanti trois cent cinquante verges de long."

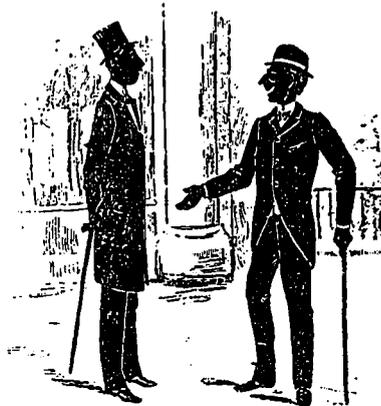
RIEN QU'UNE FOIS

Vadebonceur. — Ma femme n'a eu qu'une seule fois l'avantage sur moi.

Petitvain. — Chanceux! Quand était-ce?

Vadebonceur. — Quand elle m'a épousé; et elle ne l'a jamais lâché.

UN LONG REPOS



Mr. Jambébois. — Mon cher, j'ai trop travaillé, je me suis fatigué; le médecin m'ordonne un long repos.

Mr. Sanssoucis. — Un long repos? Fais donc une promenade en chars urbains.

LA PRUDENCE EST LA MÈRE DE LA SURETÉ

Le petit Henri. — Maman, est-ce que je peux sortir un petit peu; il paraît qu'il y a une comète et je voudrais la voir.

La mère. — C'est bon, mais ne va pas trop proche.

UN CHEF-D'ŒUVRE

Le directeur de théâtre. — Je suis bien peiné, mais je ne puis pas me servir de votre pièce, elle est trop longue pour mon théâtre.

L'auteur. — Est-ce que vous ne pourriez pas allonger un peu votre théâtre?

L'ÉLECTRICITÉ ET LES MARÉES

Un électricien Canadien déclare que c'est l'électricité qui occasionne les marées; et il le prouve en électrisant un peigne en caoutchouc, par le frottement sur les cheveux qu'il fait ensuite au-dessus d'un verre rempli d'eau. L'eau se soulève au passage du peigne.

CHACUN DANS SON ROLE

Propriétaire de musée. — Tant que l'homme tatoué et l'homme caoutchouc seront jaloux l'un de l'autre, il faut les séparer.

Le spectateur. — Pourquoi donc?

Le propriétaire. — Parceque l'homme caoutchouc est capable d'effacer son rival.

ECONOMIE JUSTIFIABLE



Le père.—Tu veux avoir un bicycle? Allons! Tu n'en as pas besoin; est-ce que j'en ai, moi, un bicycle.

LES CHATS

Chat de la grande dame.—Dans sa soyeuse robe de fourrure, il se carre, se sent de race et garde un air digne.

A peine, sous la main qui le flatte, laisse-t-il échapper un léger ronron; on est glacé par sa pose hiératique; le maître lui-même n'ose le caresser qu'après avoir demandé la permission de sa maîtresse.

Celui de la vieille fille.—Un pauvre vieux matou pelé, maussade, mal soigné; n'a jamais su que grogner; aussi, effrayé par sa mine hargneuse, oncque ne l'a caressé.

Il passe donc sa vie mélancolique à regarder jouer les autres et à leur faire des méchancetés: gare aux coups de pattes!

Le chat de la bourgeoise.—Bien nourri, gros et gras, se fourre partout, à la cuisine de préférence; habitué à une pitance régulière, ne fait aucun effort pour la mériter; pas de gambades, de bonds et de frôlements, il va d'un pas tranquille et, se sentant chat utile, ne se met pas en frais pour passer au rang des chats d'agrément, qu'il méprise, jalouse et déchire à belles dents.

Le chat de la jeune fille.—Un petit animal insignifiant dont on ne peut rien dire, sinon qu'il est jeune.

Sera-t-il angora ou chat de gouttière?

N'a pas de malice pour deux sous; on verra bien après la première souris croquée; maître Rominagrobis montrera probablement ses ongles acérés et recourbés comme des damas.

Le chat de la femme du peuple.—Souvent batiu le pauvret, mais n'en fait pas moins son devoir, file son rouet devant le foyer quelquefois vide de tisons.

Aux heures de bonne humeur pelote avec plaisir; toujours satisfait même de la plus maigre pitance, il est fidèle comme un chien.

UNE HISTOIRE DE PAS TOUS LES JOURS

Jeune Vifargent.—Je viens, monsieur, vous demander la main de votre fille en mariage.

Vieux Deuxmillions.—Vraiment? Vous faut-il autre chose?

Jeune Vifargent.—Puisque vous m'y faites penser, je voudrais que la dot fût d'un million et qu'elle fût déposée dans la corbeille de la mariée, à la signature du contrat; je voudrais entrer en société avec vous sur un pied d'égalité, et je voudrais aussi que vous et votre femme, vous nous fassiez le plaisir d'aller vous pensionner ailleurs, car votre maison serait peut-être trop petite pour tant de monde à la fois, et je voudrais...

Il ne put en dire davantage. Le bonhomme suffoqué était passé à trépas, et le courageux jeune homme épousa non seulement la fille, mais eut aussi les deux millions, la maison complète et tout ce qu'elle contenait.

UN QUI NE TIRERA PAS

Un soldat était attablé l'autre jour dans une buvette avec deux ouvriers, au teint rouge et enflammé. Ils parlaient naturellement politique.

—Dites-nous, lui demandent-ils, si les ouvriers persécutés venaient un jour à se révolter serais-tu un de ceux qui tireraient sur nous?

—Moi? jamais de la vie!

—Topé-là! Tu es un brave compagnon, vite, bourgeois; de votre meilleur. Nous payons la consommation.

L'hôtelier s'empresse de mettre devant eux la bouteille demandée et force rasades sont bues en l'honneur de la nouvelle recrue.

Quelque temps après l'un des ouvriers fait une nouvelle question au brave soldat, l'ami du pauvre peuple et lui demande:

—Sur combien d'hommes, de braves garçons comme toi, pouvons-nous compter à la caserne?

—Sur toute la musique. Tout le corps fera comme moi. Je joue du gros tambour, vous savez. Moi, je n'ai pas d'armes.

ELLE AVAIT MAL COMPRIS



Lui (revenant d'un concert).—Je vous assure que j'ai une bien petite opinion des facilités d'acoustique de cette salle.

Elle.—Moi aussi, mais ce n'est pas étonnant quand il y a tant de monde, c'est si mêlé.

UN MALENTENDU

Une dame s'en va faire des emplettes, et son équipage l'attend à la porte. Le cocher, accablé par l'ardeur du soleil, finit par trouver le temps long et s'endort sur son siège.

Un farceur qui passe ne peut résister à la tentation de lui jouer un mauvais tour. Il se rend auprès de la voiture, ouvre la portière et la referme avec grand bruit, puis réveillant en même temps le cocher qui regarde droit devant lui le prochain reverbère, comme la chose la plus curieuse du monde, il fait semblant de converser avec une personne dans la voiture, et soulevant poliment son chapeau, il dit au cocher: "A la maison".

Le cocher partit et je vous laisse à deviner le reste; car il n'y avait personne dans la voiture.

ENCOURAGEANT

Le curé d'une petite paroisse procède au mariage de deux jeunes gens.

Voici comment il termine son petit speech en s'adressant au jeune marié:

"Prenez-la sans crainte; jamais vous n'en épouserez une plus belle et plus intelligente!"

THÉÂTRE-ROYAL

"MUGGS' LANDING"



Le théâtre Royal va de succès en succès. "Muggs' Landing" qui y est représenté cette semaine, sous la direction de M. George N. Gray, est une excellente comédie, divertissante au possible, bien jouée par d'excellents acteurs.

M. et Mlle Peters, ainsi que M. A. J. Pearce sont superbes de naturel, de verve et d'entrain. Ils sont certainement au nombre des meilleurs acteurs qui aient visité le Théâtre Royal. Ils ont été applaudis, rappelés et rappelés encore.

La pièce est entremêlée de chants, danses, etc., en sorte que le public a l'avantage d'assister en même temps à une touchante comédie, remplie de scènes à effet, intéressante d'un bout à l'autre et à une véritable représentation de variétés et des meilleures.

La semaine prochaine, la grande comédie burlesque de Rose Hill.

LA CLOCHE ET LES TRIQUES

Le banquier X... a un domestique qui est la paresse même. L'autre jour son maître, qui venait de faire poser un appareil électrique, lui dit:

—Retiens bien ceci: quand je sonnerai un coup, ce sera pour toi; et deux coups, pour la bonne.

Quelques instants après, le timbre retentit deux fois.

Joseph ne bouge pas.

Au second coup, la bonne survient.

—Pourquoi Joseph ne vient-il pas? s'écrie le maître, furieux.

—Monsieur, il est en train de lire son journal à l'office; en entendant le premier coup de timbre, il m'a dit:

—Attendez qu'il sonne une autre fois, et vous irez voir ce qu'il veut?

C'ÉTAIT BIEN PARDONNABLE

—Eh bien, Pitochart, vous comparez à nouveau, dès le commencement du mois de janvier? toujours pour ivresse manifeste?

—Parbleu! j'ai bu un verre de trop pour pouvoir venir vous souhaiter la bonne année, Votre Honneur!

DANS LE BEAU PAYS DES RÊVES



On y arrive facilement; le retour est toujours plus triste.

NOS CHÉRIS



La gouvernante. — Le mot *anonyme*, signifie une personne sans nom. Bon ! maintenant, pour montrer que tu comprends, écris une phrase en employant ce mot.
Juliette. — Notre nouveau bébé est un bébé anonyme.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Recommandé aux bégues, comme exercice, ce petit mot trouvé dans les "Comptes rendus de la Société chimique" de Berlin, page 2651 :

Diphénylène-succingloberruseinsaisrizer.

Quarante lettres !... Ouf !...

Connaissez-vous le jeu de l'huître ?

Vous prenez douze joueurs ; vous prenez douze huîtres. Chaque joueur pose sa mise devant son huître et attend que celle-ci bâille. L'huître qui bâille la première ralle toutes les mises.

C'est, quelquefois, long, et il arrive souvent qu'un parieur bâille avant son huître ; mais ce phénomène physique ne lui rapporte rien, ni à l'huître non plus.

Nos bébés :

— N'est-ce pas, que tu as beaucoup d'argent, parrain ?

— Non, mon petit, qu'est-ce qui peut le faire croire ?...

— Mais si, maman disait encore hier que tu étais un riche crétin !

Une mère adresse des remontrances à son petit garçon âgé de sept ans, et elle ajoute comme conclusion :

— Tu sais, mon enfant, que la paresse est la mère de tous les vices.

— Eh bien ! qui est-ce qui en est le père ?

Le bohème F..., bien connu, rencontre nez à nez, rue Nationale, un créancier et fait de vains efforts pour s'esquiver.

Saisi par une main vigoureuse, il balbutie :

— Ah ! c'est vous ! Je ne vous remettais pas.

— Quelle mauvaise plaisanterie, rugit le créancier... Il y a cinq ans que vous me remettez.

C'est étonnant, disait Guibollard, il y a, en France, des familles qui adoptent une spécialité. Chaque année, je vais passer l'été à la campagne, tantôt en Normandie, tantôt en Bretagne, l'année dernière aux environs d'Arcahon. Eh bien ! partout le facteur s'appelle *Rural*.

Un voyageur adresse une réclamation quelconque au chef de gare d'une Compagnie qui a souvent des malheurs à déplorer.

Le chef de gare l'écouduit.

— Ah ça, Monsieur, s'écrie le réclamant, est-ce que vous vous moquez !

— Non, Monsieur, répond l'employé supérieur, on ne raille pas, ici !

— En effet, fait le voyageur, c'est le contraire.

Cours d'harmonie musicale :

Le professeur. — La phrase est bien ; mais je ne comprends pas que vous finissiez par une ronde qui arrive toujours en retard.

L'élève. — C'est une ronde... de police.

Le professeur. — Alors, je comprends.

Mme Pitanchard possède un perroquet qui jaccasse sempiternellement.

— Très gentil, votre cacatoès, lui dit un nouveau locataire, je vois que tout le monde lui fait la causette.

— Oh ! ne m'en parlez pas, réplique l'aimable dame, ils lui font perdre son temps toute la journée.

Une affiche cueillie dans un département :

VENTE APRÈS DÉCÈS

Suivent les indications des lots et de la mise à prix ; puis au bas de l'affiche :

La veuve épousera l'adjudicataire

La fin d'un humanitaire.

Un jour qu'il était assassiné, il attire à lui son infortuné assassin et, hâtivement, lui glisse à l'oreille :

— Prenez donc Me Z... Acquittement certain !

... Et sur ces mots, il expire.

A la Morgue :

— Je viens de voir le cadavre d'un noyé.

— Quel âge avait-il ?

— Ma foi ! je ne sais pas trop ; mais il était encore vert !

A. G. de Cézans. — Toi, farcesseur, pas dire à moi quelle différence il y a entre un mouton et un garçon de café !

Julien, ahuri. — N'y suis pas...

A. G. Cézans. — Pas malin, cependant. C'est que l'un vit dans l'étable et l'autre dans les tables. Vieux ! Vieux !...

NOS CHÉRIS



Bébé. — Quand je serai vieille comme toi, est-ce que je pourrai mettre mes dents dans mon tiroir le soir, comme toi, avant de me coucher.

LE MÊME DÉFAUT CHEZ TOUTES



Alice. — Au moins n'oublie pas le *post-scriptum*.

Blanche. — Qu'est-ce que je vais y mettre ?

Alice. — Tout ce que tu voudras : parle-lui de robes, chapeaux, etc.

Blanche. — Le prends-tu pour une femme ?

Consultation.

— Docteur, il me passe tout le temps des mouches devant les yeux ?

— C'est peut-être parce que vous êtes anémique ?

— Non... c'est parce que j'habite sur le quai

Exécution capitale.

Le condamné haranguant depuis dix minutes l'assistance, l'exécuteur des hautes-œuvres donne des signes d'impatience, et enfin invite le funèbre orateur à conclure.

Alors, celui-ci, se tournant vers l'interrupteur, avec la plus exquise courtoisie :

— Je vous en prie, mon ami, ne me coupez pas au moins la parole.

Cueilli dans un roman moderniste :

" D'une main il soutenait au-dessus des vagues rugissantes la blonde tête de sa bien-aimée, et de l'autre il criait : " Au secours ! au secours ! "

Calino, devenu garde-chasse, est préposé à la surveillance d'un bois que traverse une allée. L'une des extrémités de l'allée s'appelle " l'entrée ", l'autre " la sortie ".

— Tu mettras, dit à Calino le propriétaire du bois, à chaque extrémité de l'allée un écriteau indiquant que le bois est privé.

Et, après mûre réflexion, Calino écrit à une extrémité de l'allée : *Défense d'entrer*, et à l'autre : *Défense de sortir*.

Peinard et Sanssouci, expéditionnaires dans un ministère, attendent avec impatience et mélancolie la fin du mois, qui doit mettre quelques louis dans leur bourse vide.

Hier, en sortant du bureau, Sanssouci fredonnait sur un air connu :

Le vin dissipe la tristesse...

Eh ! non, s'est écrié Peinard, ce n'est pas le vingt, c'est le trente !

Le médecin. — Tenez, ma bonne femme, demandez au pharmacien de vous confectionner la pomade prescrite par cette ordonnance ; vous en frictionnez bien votre homme et, si cela réussit, faites-le moi savoir... car, moi aussi, j'ai des rhumatismes.

ENTRE AMIES

Madame Calino.—Il me semble, Louise, que vous venez encore de casser un verre.
Louise.—Oui, madame; mais, cette fois, j'ai eu de la chance: il s'est cassé en deux.
Madame Calino.—Et vous osez appeler cela de la chance?...
Louise.—Ah! l'on voit bien que Madame ne sait pas le mal qu'il faut se donner pour ramasser les éclats quand un verre se brise en mille morceaux!



Marie.—Regarde donc Lucette comme elle est fière d'être entourée de quelques jeunes gens.
Augustine.—Ce n'est pourtant pas parcequ'elle possède une belle voix.

Calino passe le matin rue du Grand-Marché. Il avise des chaussures à l'étalage d'un cordonnier.
 —De quel prix sont ces bottines neuves?
 —C'est dix francs, répond le marchand.
 —Et celles-ci?
 —Celles-ci sont vieilles. Elles ne coûtent que cinq francs.
 —Eh bien, répond Calino, faites-m'en une paire semblable pour le même prix.

LA LANGUE MODERNE QUI CONTIENT LE PLUS DE MOTS

La langue anglaise contient plus de mots qu'aucune autre des langues modernes. Les mots de la langue anglaise, dans le dernier demi-siècle, se sont multipliés avec une rapidité surprenante et les dictionnaires les plus nouveaux, tels que celui d'Oxford, publié sous les auspices et la surveillance du Dr Murray, ne contiennent pas moins de 250,000 mots. Les quatre langues modernes, qui contiennent le plus de mots sont l'Allemand, 80,000 mots, l'Italien, 45,000, le Français, 30,000 et l'Espagnol, 20,000.

Des langues Orientales, la langue arabe est sans contredit la plus riche en expressions. Le chinois a 10,000 signes, dont on forme 49,000 mots composés; le Tamil, que l'on parle dans le Sud de l'Inde, 67,452; la langue turque a 22,530; celle de Hawaï, dans une des îles de la mer du Sud a 15,500. Les Cafres-Zoulus, d'après Colenso, n'ont que 8,000 mots et les natifs de la Nouvelle Galles du Sud n'ont que 2,000.

Quant au nombre de personnes qui parlent les langues occidentales, on calcule que plus de 100 millions parlent la langue anglaise, plus de 60 millions l'Allemand; 41 millions le Français;

41 millions, l'Espagnol; et 30 millions, l'Italien. Le professeur Max Miller a calculé que dans deux cents ans, il y aura dans le monde entier la proportion suivante:

	Personnes.
L'Italien	53,370,800
Le Français	75,571,000
L'Allemand	157,480,000
L'Espagnol	505,286,000
L'Anglais	1,337,286,100

ORIGINE BIEN TROUVÉE

Lebeau.—C'est encore drôle que le calendrier ait eu son origine en Orient.
Pinaud.—Pas tant que cela, c'est le pays des dattes.

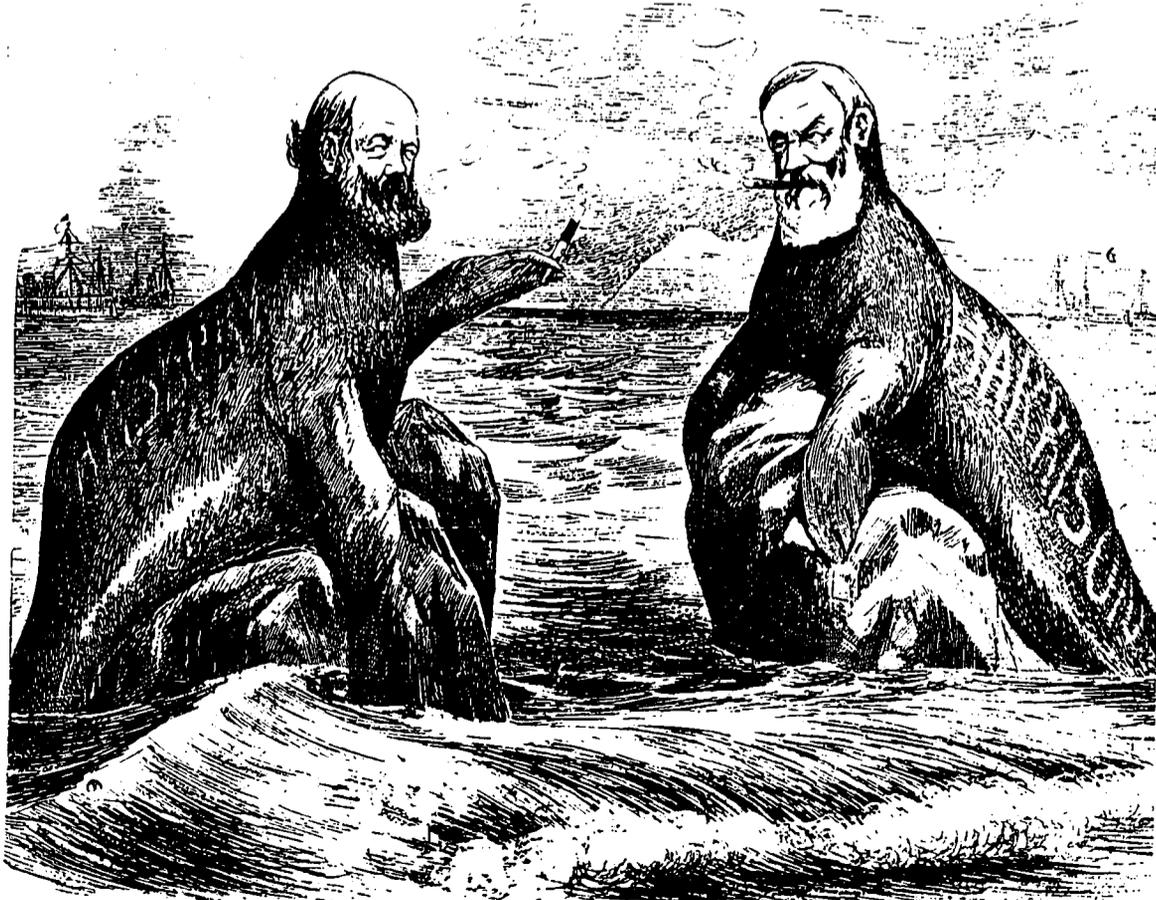
UN DÉSINFECTANT SIMPLE

Un désinfectant des plus simples pour une chambre de malade, c'est de faire brûler sur une pelle de fer du café moulu, de manière à remplir l'atmosphère de la salle de son arôme acre. Si on place deux charbons ardents sur une pelle de fer et que l'on y verse une cuillerée à thé de café moulu; en tout, trois cuillerées, mais une seule à la fois, le café remplira la salle de son arôme, et l'on prétend qu'il a l'effet hygiénique d'empêcher de se propager le germe de certaines maladies contagieuses.

L'odeur en est très agréable et adoucissant en même temps pour les malades, là où d'autres désinfectants produisent un effet contraire.

Les médecins qui contestent l'influence du café comme désinfectant l'emploient assez souvent comme déodorisant. La plupart des désinfectants de prix qui se vendent dans les magasins, n'ont aucune valeur comme tels, ce sont tout bonnement des déodorisants, et l'on confond trop souvent l'un avec l'autre. Dans les cas d'épidémie, il vaut mieux toutefois s'adresser à son médecin pour avoir une prescription qui, tout en faisant l'office de déodorisant, détruira en même temps les germes de la maladie.

RELATIONS AMICALES



Un bon cigare pour terminer la dispute.

HONORAIRES PAS GAGNÉS

Un étranger, en tournée dans la perfide Albion, tombe malade. Un ami fait mander le médecin, qui refuse de le soigner, craignant de perdre ses frais.

L'ami tire un billet de cinq louis et lui dit:

—Tuez-le ou guérissez-le, n'importe, mais cet argent est à vous.

Le malade meurt quand même et est enterré. Le médecin ne recevant pas le fameux honoraire promis, va trouver l'ami et le somme de s'en tenir à sa parole.

—L'avez-vous guéri? lui répond celui-ci.

—Non, monsieur.

—L'avez-vous tué?

—Certainement que non.

—Alors, de quel droit venez-vous réclamer des honoraires? Je ne vous dois absolument rien. Je vous souhaite bien le bon jour.

CERTAIN DE SON AVANCEMENT

Les conditionnels venaient de jeter leurs armes sur les couvertures brunes des lits et couraient s'empiler autour des tables graisseuses de la cantine.

Au fond de la cuisine, devant le fourneau qu'un feu rouge revêtait d'une couche de minium, la mère Davillon faisait sauter, dans son immense poêle, des biftecks et des côtelettes. Disparaissant entre des monticules de pommes de terre, ses mains prenaient au vol des morceaux de foie, des choux flurs et des saucisses au riz, qu'elle jetait brusquement sur les assiettes enlevées à la hâte par les garçons.

Les "quinze cents francs", comme on les appelait au régiment, poussaient, de chaque coin de la salle, des cris et des appels désespérés. Bientôt chacun fut servi, et l'on n'entendit plus que le bruit des mâchoires accompagné en sourdine par les fourchettes qui jouaient sur la vaisselle grossière les airs les plus réjouissants.

Après le premier plat, quelques-uns respirèrent et la conversation devenant peu à peu bruyante, mit d'une table à l'autre le bourdonnement incessant d'un vol de grosses mouches.

Dans un coin, le petit Valmonble s'écria :

— Dites donc, vous savez, qu'il faut jouer un bon truc au colonel !

— Sapristi ! dit un autre, il s'agit de trouver quelque chose de drôle, quelque chose qui remue toute la ville.

Et les quatre inséparables parlaient tous à la fois, la bouche pleine, avec de gros rires. Chacun chercha une idée bizarre. On resta une bonne minute sans rien dire.

— Ça y est ! vociféra de Valmonble, j'ai trouvé... Qui de vous a un ami à Marseille ?

— Moi, répondit de Chavenelle, un ancien copain qui doit aller passer la saison à Nice, où l'appelle un engagement de père noble au casino.

— Bien ; nous allons lui écrire immédiatement d'envoyer la dépêche suivante :

"Colonel 161e, T..."

"Ministre guerre part de Marseille incognito pour Nice. Passera demain matin à 9 heures à T... ; serait bonne note pour toi de lui faire brillante réception.

"Ton intime: CHANTEAIE."

— Oui. Mais où veux-tu en venir ?

— Laisse donc ! Fais ce que je te dis et tu verras !

On finit vite de déjeuner, et les quatre amis grimperent à la salle d'études, où ils confection-

NOS CHÉRIS



Marie. — J'ai fait un rêve affreux, la nuit dernière.
Le grand papa. — Voyons, raconte-moi cela.
Marie. — Oh ! non, tu aurais peur comme moi.

PAS SA FAUTE



Madame. — Oh ! te voilà enfin ; pourquoi arriver à cette heure ?

Monsieur. — Me s'huis trompé m'chère ! Ils m'ont volé ma montre.

nèrent la lettre en question. A onze heures, le clairon Bonnafé la jetait à la poste.

— Et, surtout, pas un mot, avait dit de Valmonble.

Mais les camarades flairaient quelque chose.

Le lendemain, le secret avait déjà un peu transpiré. Toute la journée, le bataillon des conditionnels ne tint plus en place à l'exercice. Les jours de consigne pleuvaient. Le sergent instructeur, un Corse, salivait, poussait des jurons à déraciner les platanes. On lui riait au nez.

— Vas y, mon bonhomme, murmurait entre ses dents de Valmonble. Tu peux t'en fourrer une indigestion, ça ne nous empêchera pas de rire demain matin.

Au gymnase, pendant l'exécution de la quatorzième, on entendait sortir des rangs de petits rires étouffés. Les moniteurs, les bras ballants, se regardaient sans rien comprendre. L'adjudant roulait des yeux terribles.

Avant la soupe, on sonna aux sergents-majors. Le colonel, impatient, piétinait devant la salle du rapport.

— Vlan ! ça y est, se dit le petit Valmonble.

En effet, au bout de dix minutes, les "doubles" entrèrent dans les chambrées en criant :

— Formez le cercle ! au rapport !

Et ils lurent :

"Demain, à sept heures, grande revue passée dans la cour de la caserne par le colonel. On se rendra ensuite à la gare, où l'on se formera sur deux lignes, le long du boulevard, pour saluer le ministre de la guerre. Le colonel punira sévèrement les sergents dont les hommes et les chambres seront passibles d'une observation. Tout le quartier est consigné ce soir."

Les sous-officiers et les caporaux, furioux de ne pouvoir aller faire leur partie de billard, jetèrent en l'air des menaces de jours de alle des police. On mangea la soupe à la hâte. Les conditionnels furent dispensés de l'étude. On racla les

tables ; on fit tomber les punaises des lits ; les vitres furent lavées avec de vieilles guêtres. Les caporaux avaient l'ordre de ne laisser coucher personne sans que tout fût prêt pour le lendemain. Il y eut une débauche d'encaustique et de tripoli. Le cirage coulait à flots. On astiquait à la lueur des chandelles. A une heure, toutes les chambres étaient encore éclairées. Dans la ville, une rumeur courut. Les journalistes vinrent aux renseignements. Ils annoncèrent la visite inattendue du ministre de la guerre. Ils en remplirent les colonnes de leur journal.

Au jour dit, à huit heures, tout le 161e était massé sur l'avenue de la gare. Les sentinelles avaient peine à contenir la foule. Le colonel regardait minutieusement les boutons des tuniques, fouillait la ceinture de pantalons pour y constater la présence des bretelles. A neuf heures, le train entra sous la hall vitré. Chacun était à son poste. Des voyageurs descendirent des wagons. Un monsieur, vêtu d'une redingote croisée, dont la boutonnière était fleurie d'une rosette écarlate, sortit d'un compartiment de première classe. Pas de doute : sa moustache et son impériale grise le désignaient assez. C'était lui. Le colonel s'avança, disant qu'il avait appris le passage du ministre et qu'il était heureux de lui présenter son régiment. Le monsieur, ahuri, prétextait l'obligation où il était de repartir immédiatement. Les employés de la gare lui trouvèrent l'air préoccupé. Mais le colonel ne le lâchait plus. Il voulait lui faire voir le régiment le mieux tenu de tout le Midi et le conduisait vers l'avenue.

Le cri de "Présentez armes" se répercuta sous le feuillage. La musique entonna la *Marseillaise*. Et le monsieur décoré riait largement, saluant par intervalles. Il s'arrêta devant le bataillon des volontaires d'un an. Brusquement, il fit taire les cuivres et cria d'une voix haute :

— Mes enfants, je suis content de vous ; je lève toutes les punitions et je donne deux jours de congé aux conditionnels.

Et s'excusant sur le peu de temps que lui laissait la visite des forts de la frontière, il reprit le chemin de son compartiment, non sans avoir longuement secoué la main du colonel, en murmurant qu'il n'oublierait jamais cette agréable surprise.

Quand les troupes revinrent à la caserne, le colonel était rêveur. Il voyait des étoiles d'or papilloter devant ses yeux. Et le petit Valmonble le regardait en dessous, avec un sourire qui mettait entre ses lèvres une estafilade allant d'une oreille à l'autre.

Trois semaines plus tard, le colonel apprit que le ministre de la guerre n'était jamais allé à T... ; et le petit Valmonble se déclara satisfait de lui-même.

Si vous connaissez quelqu'un qui ne reçoit pas le SAMEDI, parlez-lui du nouveau feuilleton : LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

PAS TOUTES LES QUALITÉS



Jos Legrosentre. — J'ai vu par les journaux que vous demandiez quelqu'un pour faire marcher un encenseur, je suis votre homme.

Le propriétaire. — Oui, c'est vrai, mais je ne veux pas un homme qui prenne toute la place à lui seul.

LES VRAIS POLITICIENS



Le père Latulippe.—Toujours, qu'on l'a eu notre homme ; pas vrai ?
Le père Gilletanne.—Je crois bien quand on achète tous les votes.

LA SEMAINE SAINTE AU VATICAN

Si le Pape, dans un esprit de tolérance, a relevé les catholiques de l'obligation du jeûne quadragesimal, il n'a pas profité, malgré ses quatre-vingt-deux ans, de la faveur accordée aux fidèles.

Levé à quatre heures, Léon XIII a dit chaque matin de carême sa messe à six heures. Avant de monter à l'autel, un capucin prédicateur du Vatican a commenté en latin chaque verset de l'évangile de la Passion selon saint Jean.

Le sermon finit régulièrement par ces mots : *Et le Christ rendit l'esprit.* Léon XIII, aidé de deux prélats, vint alors s'agenouiller sur la première marche de l'autel, qu'il embrasse trois fois en répétant la parole du moine : *Et reddidit spiritum.*

Puis les deux prélats revêtent le Pape de la chasuble violette ; et la messe commence.

Depuis un an, le Pape ne peut pas descendre seul les degrés de l'autel et les deux assistants sont obligés de le soutenir sous les bras.

Léon XIII prononce lentement les paroles sacrées, aussi sa messe est-elle fort longue. Elle dure trois quarts d'heure.

Une seconde messe dite d'actions de grâce est ensuite célébrée par un cardinal. Malgré sa fatigue, le Saint-Père reste agenouillé sur un vaste prie-Dieu en velours blanc, depuis l'offertoire jusques après la communion.

Le Pape rentre ensuite dans ses appartements particuliers.

En temps ordinaire, il prend, avant de vaquer à ses nombreuses occupations, une tasse de bouillon ; en carême, il prend du chocolat à l'eau avec une once de pain.

A midi, Léon XIII fait un repas assez copieux. A trois heures, il se rend à la chapelle où il fait son chemin de croix, méditant un quart d'heure devant chaque station. Un prélat porte un prie-Dieu qu'il place successivement en face de chaque tableau du chemin de croix.

Arrivé au maître-autel, un cardinal avance un

grand Christ qui contient un morceau de la Vraie Croix.

Le cardinal dit à haute voix : *Ecce lignum crucis. Voici le bois de la Croix.* Et le Pape répond en embrassant les pieds et les mains : *sur lequel le Christ a été cloué pour le salut du monde.*

En carême Léon XIII fait une légère collation à cinq heures et demie. Elle se compose d'une salade et d'un bol de lait dans lequel le Saint Père trempe un peu de pain sec.

A sept heures, Léon XIII va une dernière fois à la chapelle pour réciter le rosaire et entendre, le vendredi et le dimanche, le sermon dit *carême du Pape*. Ce sermon est toujours fait par un capucin.

Le Pape, avant de quitter la chapelle, s'approche du tabernacle, fait la genuflexion et, prenant le ciboire qu'il ouvre, il sort une hostie et trace sur son front le signe de la croix.

Le médecin de Léon XIII a tout fait pour l'empêcher de suivre avec tant d'austérité son carême.

— Mon bon ami, lui répondait-il, les catholiques ont tous eu l'influenza, ils doivent se soigner, mais moi je n'ai pas eu l'influenza.

— Mais, Très Saint-Père, vous avez quatre-vingt-deux ans.

— Oh ! c'est une influenza comme une autre ; mais vous êtes impuissant à me l'enlever.

Jusqu'à ce jour le Pape n'a pas manqué de suivre ce règlement. Sa santé n'en a nullement souffert.

Pendant la semaine sainte on craint cependant la longueur des cérémonies.

Le Jeudi Saint, la cérémonie du lavement des pieds de douze pauvres de Rome est surtout fatigante.

Léon XIII s'agenouille, en effet, devant ces douze mendiants et leur lave consciencieusement les pieds. Puis il veut

servir lui-même le repas qui leur est offert dans une salle voisine de son cabinet de travail.

Chaque pauvre trouve sous sa serviette un billet de cent francs.

Léon XIII porte sur sa poitrine un tablier.

Après le déjeuner des pauvres, ce tablier est renvoyé aux bénédictines qui en font pour tous les couvents de leur ordre les linges qui recouvrent le calice.

Le Saint Sacrement est exposé pendant toute la nuit. Le Pape reste en prière de dix heures à minuit. A minuit, un cardinal se présente et frappe douze coups sur la porte de la chapelle.

Léon XIII prend alors le crucifix et l'approche de la fenêtre. Il trace un grand signe de croix sur la ville endormie en disant avec solennité : *Et reddidit spiritum.*

Le Vendredi Saint, Léon XIII dit seul la messe. L'évangile de la Passion est chanté à trois voix. Un cardinal imite la voix du peuple, l'autre celle des juges, et le Pape répond à la place du Christ sur un ton plaintif.

Détail touchant : quand on arrive au récit de la renonciation de saint Pierre, Léon XIII cache sa figure avec ses deux mains.

On peut dire que le Vendredi Saint la journée du Pape se passe à l'église. Il ne fait qu'un seul repas, à midi. Aussi, l'année dernière, Léon XIII a eu, à cinq heures, une légère syncope.

Le Samedi Saint, quand les cloches sonnent au *Gloria* de la messe, le Pape, porté sur la *sedia gestatoria*, parcourt les couloirs du Vatican, escorté de la garde suisse, et chante sans discontinuer : *Christus resurrexit. Le Christ est ressuscité.*

Quant au jour de Pâques, c'est le grand jour de fête du Vatican.

Tous ceux qui se rencontrent pour la

première fois sont tenus de se dire *Alléluia* et de s'embrasser.

L'année dernière, Léon XIII, voulant arriver à la réconciliation de deux cardinaux brouillés depuis longtemps, ne trouva rien de mieux que de les convoquer à la même heure.

Ne se doutant pas du piège, ils arrivèrent à l'heure fixée par le Pape.

Quand ils se trouvèrent en face l'un de l'autre, ils devinèrent le stratagème en voyant la figure de Léon XIII illuminée de son fin sourire.

Les deux cardinaux s'embrassèrent du bout des lèvres, mais, sentant sur leurs épaules les deux mains du Pape qui les poussaient à s'étreindre plus cordialement, ils cédèrent et sont devenus les meilleurs amis du monde.

X... du Vatican.

CAS DÉSESPÉRÉ

Un noble d'Ecosse avait autrefois à son service un valet dont les traits étaient horriblement repoussants. Le valet un jour tombe en disgrâce et son maître, tout indigné, décroche un pistolet et le lui présente en disant d'un ton ironique : — Sors d'ici, animal, et tue le premier passant que tu rencontreras plus laid que toi.

Armé du revolver le valet sort bien déterminé à mettre à exécution l'ordre qu'il vient de recevoir.

Il rencontre, chemin faisant, un enfant de la Verte Erin d'une laideur à tout casser, et le colloque suivant s'engage de part et d'autre.

Le valet. — Dites-donc, l'ami, il faut que je te tue.

L'Irlandais. — Me tuer ! mais pourquoi ?

Le valet. — Mon maître m'a armé de ce pistolet, avec ordre de tuer le premier individu, plus laid que moi.

L'Irlandais. — Par les cornes du diable, tu oses dire que je suis plus laid que toi ?

Le valet. — Oui.

L'Irlandais. — Eh ! bien ! Si c'est le cas, tue-moi tout de suite. Et très vite.

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

Ne pas oublier que le nouveau feuilleton du SAMEDI va commencer la semaine prochaine. Dites-le bien à vos amis. C'est le temps de s'abonner.

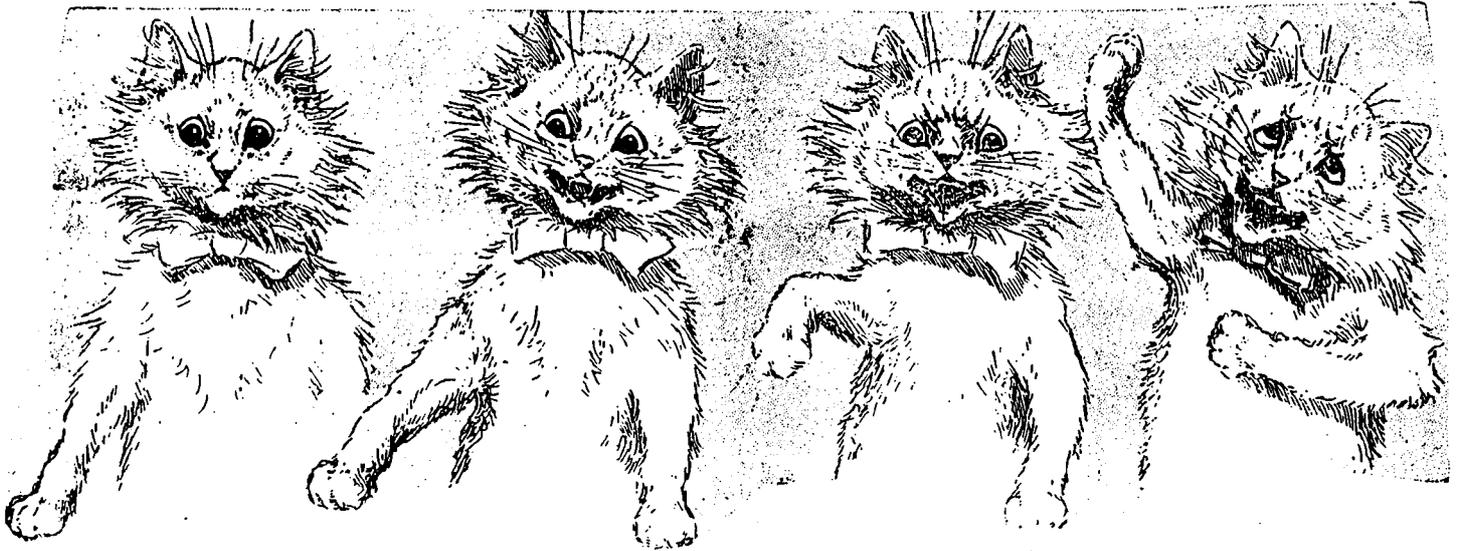
UN VRAI FAVORI



Lauré. — Moi, je me suis fiancée six fois, et maintenant je me marie avec Louis Sacapiastres ; et toi ?

Hortense. — Que deux fois seulement ; et chaque fois avec Louis Sacapiastres.

LE SAMEDI
CONSEIL DE COMTÉ

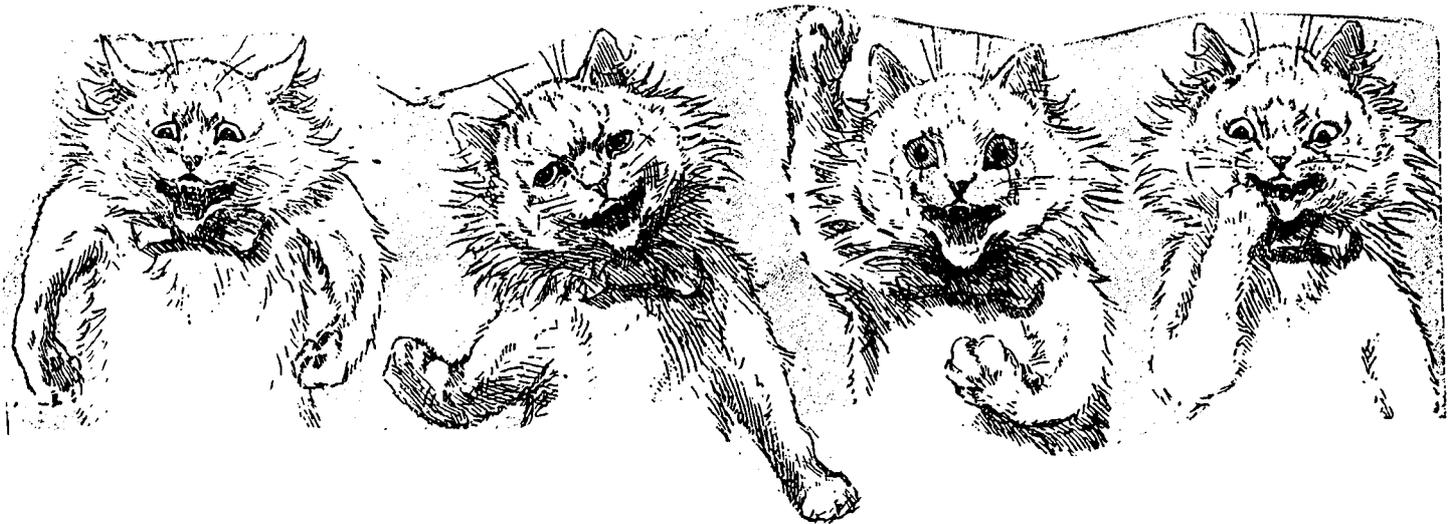


I
Messieurs....

II
... je vous soumetts, ce soir,
une résolution de la plus haute
importance....

III
... sur un sujet qui ira droit
au cœur de chacun de vous....

IV
... sujet qui éclipse en magni-
tude le soleil et les étoiles.



V
—Les dieux eux-mêmes pleurent
d'angoisses....

VI
... Notre vieille mère la terre se
désole de ne pas pouvoir pleurer
aussi....

VII
—Le fait est que plus
j'y pense, plus ces larmes
indiquent un motif,

VIII
... Et dans le cas actuel, le mo-
tif va vous faire pleurer ou rire....

PINCEES DE CONSEILS

DE L'EMPLOI DU CITRON DANS LE NETTOYAGE DES
CHAUSSURES

Nous recommandons comme un agent excel-
lent pour nettoyer et faire briller les chaussures,
le jus de citron, qui n'exerce aucun effet nuisible
sur le cuir comme la plupart des ingrédients dont
on se sert.

La façon d'opérer est très simple : on prend
un citron que l'on coupe en deux et on le passe
légèrement sur la chaussure à nettoyer.

Tout linge de corps, après avoir été lavé, doit
être parfaitement aéré, avant d'être porté.

Un excellent breuvage est une infusion de
fleur de camomille. Essayez-en et les comptes du
docteur se feront rares.

Avant de battre les œufs, ajoutez un peu de
sel ; vous réussirez plus vite et votre pâte n'en
sera que plus belle.

Du lait frais écrémé, appliqué sur un prélat
ou un parquet verni, après lavage, l'améliorera
sensiblement.

Les plats en étain dureront beaucoup plus
longtemps et conserveront mieux leur couleur,
si l'on a la précaution, avant de s'en servir, de
les frotter comme il faut, tant à l'intérieur qu'à
l'extérieur, avec du bon saindoux et de les laisser
ainsi exposés pendant quelque temps avant de
les laver.

Ceux qui aiment le pain rôti trempé dans le
lait, feront bien de mouiller le vaisseau dans
lequel il doit bouillir avant d'y mettre le lait.
Cela aura pour effet d'empêcher le lait de prendre
au fond.

Pour faire une bonne sauce de pudding, etc.,
il faut mêler la farine et le sucre bien ensemble,
d'abord à l'état sec, avant d'ajouter le sel ; la
sauce en sera plus uniforme.

Pour faire revenir un lustre poussiéreux et
terni, servez-vous d'un mélange de poudre de
bronze et vernis.

Si votre cave est le moins éclairée,
semez-y une demi-douzaine d'oignons. Ces oignons,
en poussant, contribueront fortement à absorber
et faire disparaître les impuretés atmosphériques
qui règnent d'ordinaire dans ces lieux.

Vous venez d'acheter un balais, vous trouvez
qu'il s'use bien vite. Essayez le remède suivant
et vous en serez satisfaits. Vos balais dureront
deux fois plus :

Trempez votre balais, avant de vous en servir,
dans une eau de savon claire, à forte tempéra-
ture, secouez-le ensuite jusqu'à ce qu'il soit à peu
près asséché ; accrochez-le quelque part ou dé-
posez-le dans quelque coin, le manche en bas.

La permanganate de potasse est un désinfec-
tant à bon marché et des plus utiles. Une once
dans un baquet d'eau est suffisant. C'est un crys-
tal, on peut donc le garder longtemps.

Pour nettoyer les papiers de tenture, servez-
vous de pain, ni trop rassis, ni trop frais. Il ne
doit pas trop s'émietter, ni être trop pâteux non
plus. Si le papier n'est pas beaucoup sali, il peut
être épousseté et essuyé de haut en bas avec un
petit balai laineux.

L'ordre dans lequel les assiettes doivent être
lavées, n'est pas sans importance. Les verreries
doivent venir en premier lieu ; ensuite les ar-
genteries et les porcelaines de Chine en dernier
lieu. Après les avoir essuyés avec précaution, il
faut faire bouillir les linges dont vous vous êtes
servi. Rincez-les et mettez-les sécher. Si vous
pouvez les mettre sécher au grand air, il n'en
sera que mieux.

CONTRE LA MAUVAISE HALEINE

Rien de plus facile que de faire disparaître la
mauvaise haleine. Prenez trois cuillerées du mé-
lange suivant :

- 1 oz. Liqueur de potasse.
- 1 oz. Chlorure de soude.
- 1 1/2 oz. Phosphate de soude et
- 3 oz. d'eau.

MANIÈRE DE TREMPER LES OUTILS

Les graveurs allemands trempent leurs outils
en les faisant chauffer à blanc et en les plongeant
ensuite dans un bain de cire à cacheter, jusqu'à
refroidissement complet de l'outil. L'acier, de
cette manière, devient presque aussi dur que le
diamant, et, avec quelques gouttes d'huile, c'est
un outil magnifique pour la gravure et un per-
çoir remarquable pour opérer les autres métaux.

CONSEIL DE COMTÉ. — *Continué.*



IX

Rire surtout, parce qu'il se présente certains côtés ridicules. . . .]



X

... Qui dérideraient les ^{DEA} et qui changeraient la meilleur sérieux ^{LA} ^{DEA} leur crème en lait de beurre.



XI



XII

Mais, messieurs, ce n'est pas le temps de plaisanter dans une circonstance aussi grave. . . .



XIII

... Car je suis ici pour attirer votre plus sérieuse attention sur le fait maintenant avéré. . . .



XIV

... que les souris disparaissent et que les œufs de moineaux coûtent trente sous pièce. . . .



XV

... Et je le laisse à cette assemblée; où en serons nous bientôt si le lait se met en frai de sûr cinq heures plus tôt?



XVI

Motion nommant un inspecteur des souris adoptée à l'unanimité.

Si vous voulez qu'un crayon de mine soit profitable, plongez-le dans de l'huile de lin et laissez-le s'imprégner complètement de ce liquide. La mine en sera plus flexible et plus molle et le crayon durera deux fois plus qu'un crayon ordinaire.

NETTOYAGE DES DENTELLES

Des lainages à la dentelle il y a loin, mais puisque nous allons causer toilette, disons un mot, en passant, de la manière de nettoyer la dentelle.

Il ne faut jamais frotter les dentelles. Si elles sont très fripées, roulez-les à l'entour d'une bouteille ou d'un bâton; humectez légèrement; lorsqu'elles seront bien sèches, déroulez et faufilez à grands points en plis d'environ six pouces de long. Assurez-vous que les bords soient bien ajustés; vous avez alors de la dentelle sous presse. Laissez-la tomber dans de l'eau froide, et ajoutez un peu de borax ou d'ammoniaque ou les deux à la fois. Laissez tremper jusqu'à enlèvement des saletés, en renouvelant l'eau, si nécessaire. Ne frottez jamais la dentelle, mais vous pouvez la presser tout doucement dans les mains, de temps à autre, sur la longueur. Lorsqu'elle est complètement nettoyée, faites la sécher au soleil telle qu'elle est, après quoi placez-la dans la paume de la main gauche et frappez-la aussi fort que vous pouvez plusieurs fois de suite avec le plat de la main droite. Enlevez les faufilesures, en les tranchant; n'essayez pas de les arracher. Repliez maintenant la dentelle, mais en lui donnant de nouveaux plis; répétez le procédé, mais cette fois, prenez doucement les plis avec la main, au lieu de frapper dessus.

Le résultat sera des plus satisfaisants; vous aurez une dentelle molle et qui ne laissera aucun soupçon qu'elle a été mouillée.

Pour enlever de la peinture sur les vitres, il suffit de frotter avec un gros deux sous mouillé ou une grosse pièce de monnaie en argent.

Pour empêcher les bas de couleur de perdre leurs nuances, jetez une cuillerée de poivre noir dans l'eau lorsque vous les rincez.

COMMENT SAVOIR SI LE FOURNEAU EST ASSEZ CHAUD

Un cuisinier français, qui, soit dit en passant, est une autorité en ces matières, donne les règles ci-dessous pour constater l'intensité de la chaleur d'un fourneau:

Prenez un morceau de papier blanc; si le fourneau est trop chaud, le papier noircira et prendra en feu; s'il devient d'un brun clair, c'est le temps de mettre la pâtisserie; s'il est d'un jaune foncé, le fourneau est prêt pour les petits pains et les biscuits riches; s'il est d'un brun clair, il est prêt pour les biscuits et les desserts légers.

Pour empêcher le bleu de perdre sa couleur, mettez une once de sucre de plomb dans un baquet d'eau et faites tremper l'étoffe dans l'eau pendant deux heures; faites ensuite sécher avant de la laver et la repasser au fer.

Cette recette est excellente pour toutes les nuances bleues.

COMMENT CONNAITRE LA VIANDE DE MOUTON

La bonne viande de mouton doit être ferme et pleine de jus, d'une couleur rouge foncé, avec une quantité de gras qui doit être dur, clair et blanc. A l'inverse du bœuf, la partie maigre du mouton demande beaucoup plus de gras.

En faisant rôtir de la viande sur le grill au-dessus des charbons, il ne faut pas qu'il y ait la moindre fumée.

Lorsque les charbons sont moins en feu, jetez-y une poignée de sel pour amortir la flamme bleuâtre qui s'en échappe. Si la graisse, qui tombe de la viande, prend en feu, enlevez le grill et laissez refroidir quelques instants. Ne soufflez jamais dessus, vous pouvez vous brûler le visage.

Si vous aimez le bon café, ayez soin de tenir toujours clair et luisant l'intérieur de votre cafetière. Faites-y bouillir quelquefois du savon, de l'eau et des cendres de bois et nettoyez comme il faut.

Si vous sentez que vos mains n'exhalent pas une odeur agréable, lorsque vous venez de vous occuper des soins du ménage, frottez-les avec de l'eau de moutarde: C'est un excellent désinfectant.

Boire du jus de citron à jeun de bonne heure le matin, empêche souvent les attaques bilieuses.

Pour empêcher les cheveux de tomber, servez-vous d'une préparation de bay rum, de cantharides, d'huile de ricin et de carbonate d'ammoniaque, et frottez le cuir chevelu deux fois par semaine.

Le thé de trèfle est admirable pour purifier le sang et, pour enlever les boutons sur la peau et blanchir le teint. On dit aussi qu'il détruit les insomnies.

Des bains d'huile sont surtout bienfaisants pour les enfants délicats.

Tout le monde peut acquérir de la force et augmenter son poids, en se frottant bien fort avec de l'huile d'olive, au sortir d'un bain chaud.

Si vous souffrez de maux de tête, une cuillerée à thé de sel, dissoute dans un peu d'eau enlèvera invariablement la sensation pénible que vous éprouvez.

Le linge de table et les serviettes de couleur rouge perdent en peu de temps leur fraîcheur et leurs nuances, si on n'y prend pas garde en les lavant. Il faut les laisser tremper l'espace d'une demi-heure dans de l'eau froide, puis les faire passer promptement dans de l'eau de savon tiède, les rincer à l'eau salée et les accrocher immédiatement.

UNE SALADE AU CÉLÉRI A BON MARCHÉ

Prenez quelques trognons de choux bien blancs; hachez les menu et mettez les dans de l'eau glacée. Lorsque le tout est refroidi, ôtez-le et faites sécher sur une toile. Mettez-les dans le saladier; ajoutez deux œufs durs coupés. Versez-y du vinaigre en quantité suffisante pour couvrir et ajoutez deux cuillerées d'extrait de céleri. Laissez reposer pendant deux heures; égouttez, mettez y la sauce ordinaire, puis garnissez avec des œufs durs. Cette salade est comparable à la meilleure salade de céleri et il est impossible d'y trouver une différence.

SOIGNEZ-VOUS VOUS MÊME

Si vous souffrez du mal de tête, appliquez-vous simultanément de l'eau chaude aux pieds et en arrière du cou.

Pour les engelures, il n'y a pas de meilleur onguent que la prescription suivante. 1 oz de gomme de camphre et 4 oz d'huile d'olive. Faites dissoudre à petit feu et appliquez sur la plaie.

Les taches jaunes que le fer à repasser laisse parfois sur le linge en toile ou en coton, s'enlèvent facilement, si on a la précaution de l'exposer aux rayons d'un soleil ardent.

UNE RENCONTRE AGRÉABLE



—Oui, monsieur, j'ai la conviction intime que si, par des circonstances qui échappent à la prévision humaine, l'empire Ottoman venait à disparaître, la solution de la question d'Orient aurait fait un pas que je n'hésite pas à qualifier de considérable.

L'asthme peut être grandement soulagé, en faisant brûler, le soir, dans la chambre à coucher du papier buvard ou du papier de soie, préparé de la façon suivante: Prenez du papier buvard ou du papier de soie et trempez-le dans de l'eau bien imprégnée de salpêtre. Faites sécher et brûlez ensuite.

Le meilleur remède connu pour guérir le hoquet, c'est d'avaler un morceau de sucre trempé dans le vinaigre. L'expérience en a été faite et neuf fois sur dix, le résultat a été des plus satisfaisants.

Il ne faut jamais essayer de couper en deux avec les dents du fil de soie à coudre. Il ne faut pas non plus, l'approcher trop près des lèvres, car il en est résulté plusieurs cas d'empoisonnement. Ce fil, pour lui donner une plus grande pesanteur est trempé dans de l'acétate de plomb, qui est un poison.

Si vous avez la peau rude et couverte de boutons, servez-vous d'un onguent fait avec deux onces de cire, deux onces d'onguent de cocotier, quatre onces d'huile d'amande et vingt gouttes d'acide carbolique. Frottez le soir avant de vous mettre au lit.

Si vous avez la voix simplement enrrouée, prenez un œuf frais et faites épaissir avec du sucre blanc. Mangez-en copieusement.

Une cuillerée d'alun en poudre, dans un baril d'eau, précipitera toutes les impuretés au fond.

Le remède suivant est excellent pour les rhumes d'estomac: Prenez une pleine tasse de miel filtré, une demi tasse d'huile d'olive et le jus d'un citron. Faites bouillir ensemble et prenez en une cuillerée toutes les deux heures.

CRÈME A LA GLACE

Cinq minutes suffisent pour faire de la crème à la glace, et cela ne vous coûte que la bagatelle de deux ou trois sous. Prenez unseau de ferblanc ou un récipient quelconque et mettez y votre préparation. Ajoutez une faible quantité d'acide sulfurique dissoute dans l'eau, puis une poignée de sel Glauber ordinaire. Le froid ainsi produit est des plus intenses; il suffit de plonger une bouteille de vin dans ce liquide pour l'avoir gelé en quelques minutes et les crèmes à la glace ou crèmes glacées peuvent se faire avec rapidité et avec la plus grande aisance.

Pour faire ressortir les nuances des tapis, essuyez-les avec de l'eau chaude, dans laquelle vous aurez eu soin de mettre quelques gouttes d'ammoniaque.

Pour enlever le mâchefer, jetez dans le poêle, lorsqu'il est bien chaud, une poignée de sel ordinaire. Laissez refroidir et enlevez le mâchefer avec une mortise.

QUESTION DE VIE OU DE MORT



La servante.—Madame ne s'est pas aperçue qu'elle avait mes chaussures; si monsieur pouvait ne pas voir que j'ai changé son chapeau neuf avec celui d'Edouard.

Pour donner au bois de pin l'apparence des plus beaux bois, il suffit de lui donner plusieurs couches de graisse de lin chaud et de bien le polir après chaque couche.

Les ripes de pin mou font une excellente oreiller.

Elles possèdent certaines qualités curatives pour les toux et les maladies des poumons.

Abonnez-vous au SAMEDI, c'est le temps. Il va commencer la semaine prochaine la publication d'un feuilleton excessivement intéressant: LES CHEVALIERS DU POIGNARD.

LES PREMIERS MOTS DE BÉBÉ

Marie, la bonne, revient d'une promenade au parc avec l'orgueil de la maison, un jeune bambin de quatorze mois.

—Oh! madame, s'écrie-t-elle, le petit Georges a parlé cette après-midi pour la première fois!

—Vraiment, et qu'a-t-il donc dit?

—Je lui montrais les cages aux animaux, quand arrivé devant celles des singes, il s'arrêta tout à coup devant un singe énorme, se mit à se frapper les mains et s'écria, en lui tendant ses petits bras: Papa! papa!

UNE MENACE ÉPOUVANTABLE

Un gros nègre, les yeux sortis de leurs orbites, entre l'autre jour, comme un ouragan, dans le bureau du magistrat de police de l'endroit et s'écrie:

—Je veux faire arrêter tout de suite mon voisin et le faire admettre à caution pour un million, pour qu'il garde la paix.

—Y a-t-il danger pour vos jours?

—Oui, mon bon monsieur. Il vient justement de dire qu'il criblera de plomb le premier nègre qu'il trouvera le soir à rôder autour de son poulailler. Vous voyez de quel danger il me menace.

FRÈRE ET SŒUR

I



NÔTRE les lames des persiennes closes, le soleil de mai filtrait, allongeant des bandes de lumière douce sur le tapis d'Aubusson où s'enfonçaient, à côté de meubles en marqueterie aux cuivres délicatement ouvrés, de

larges sièges Louis XIV, tendus de merveilleuses tapisseries dont on distinguait à peine les fleurages dans le demi-jour tiède.

Au fond de la pièce, sur un lit d'apparat, surmonté d'une couronne ducale et entouré de luxueuses draperies, une femme dormait du dernier sommeil. Malgré l'âge, malgré la mort, ses traits étaient encore beaux. Encadrés d'une chevelure ondulée plus blanche que la coiffure d'antiques malines qui la couvrait, ils étaient empreints de cette majestueuse et austère sérénité que donne l'heure suprême à ceux qui ont saintement vécu et beaucoup souffert. Au chevet, sur un guéridon de Boule, devant un Christ d'ivoire, une branche de buis trempait dans l'eau bénite d'une coupe d'argent finement ciselée, entre de massifs flambeaux de même métal, où des cierges brûlaient.

Agenouillée contre la couche funèbre, une jeune fille en deuil priait, tandis qu'un vieillard de haute taille, à la physionomie imposante et grave, arpentait lentement la chambre, le front penché sur la poitrine, s'arrêtant parfois pour contempler, avec un douloureux soupir, celle qui n'était plus.

Enfin la jeune fille se signa, se releva, et, après avoir, elle aussi, regardé la morte avec une indigne tristesse, vint s'affaisser sur un fauteuil.

—Pauvre, pauvre enfant ! murmura le vieillard en s'asseyant à son côté ; après un long séjour auprès de ta tante infirme, que tu as soignée avec un admirable dévouement, tu reviens ici pour la

signature de ton contrat de mariage, et tu trouves ta mère morte subitement. Ce jour, qui devait être un jour de joie, puisqu'il assurait ton bonheur, est un jour de deuil... et de honte..., ajouta-t-il, la voix altérée, à peine distincte.

—De honte !... exclama la jeune fille, qui releva vivement la tête, et montra, à la blanche lueur des cierges, un idéal visage d'une douceur et d'une distinction exquise. De honte !... Ai-je bien compris, mon père !...

Et ses yeux d'un bleu sombre, meurtris par les larmes, exprimaient une profonde angoisse.

—Hélas ! ma Jeanne chérie, tu ne... Il s'interrompit, soudain, et se redressa brusquement, devenu très pâle.

La porte venait de s'ouvrir. En costume de voyage, couvert de poussière, un jeune homme, les traits bouleversés, contractés par une émotion intense, se tenait sur le seuil, hésitant, n'osant avancer.

—René ! fit Jeanne. Elle voulut s'élaner vers le nouveau venu. D'un geste impérieux son père la retint, et, faisant quelques pas vers le jeune homme :

—Vous, ici !... Vous !... lui dit-il, la parole étranglée par une violente indignation.

—Pardon, mon père, pardon... implora humblement René, qui se courbait devant le vieillard.

Comme celui-ci se taisait, farouche, les yeux durs :

—Mon père, insista le jeune homme, ayez pitié de moi ; permettez-moi de revoir ma mère !

Il suppliait, les mains jointes, les genoux ployés, sanglotant, balbutiant des mots sans suite, écrasé de douleur et de honte.

—Votre mère, osez-vous dire ! Votre mère !... Ne savez-vous donc pas que c'est vous qui l'avez tuée, misérable ?... Et vous réclamez votre pardon !... Partez ! partez ! ou je ne réponds pas de moi !...

Et, laissant déborder son courroux, oubliant le respect dû à la mort, le vieillard se répandait en malédictions terribles, et d'un geste impératif de son poing crispé, montrait la porte à son fils.

René se leva, frémissant ; dans ses prunelles hagardes, une flamme de folie brillait. Il écarta doucement son père, s'approcha du lit, et, après avoir mis un pieux baiser sur le front glacé de la morte, s'enfuit, éperdu, avec un gémissement sourd, poignant, où s'exhalait l'immense désespoir de son âme.

Le vieillard, secoué par un tremblement nerveux, revint vers sa fille ; son souffle haletant, l'altération de son visage, que des rides profondes creusaient, accusaient le désarroi et l'amertume de ses pensées.

—Jeanne, dit-il à la jeune fille, qui avait assisté, atterrée, à cette scène cruelle, Jeanne, je ne puis te cacher plus longtemps l'étendue de notre malheur. Ce n'était pas assez de la mort de ta mère. L'infamie de mon fils me force à choisir aujourd'hui entre le déshonneur et la ruine ! Oui, continua-t-il, tandis que la pauvre enfant, épouvantée, le regardait avec une douloureuse stupéfaction ; oui, René, pour lequel nous avons déjà sacrifié une partie de notre fortune ; René, après avoir, malgré ses serments, recommencé sa vie de débauche et de gaspillage effréné, s'est, à bout de ressources, lancé dans des spécula-

LA JEUNESSE FIN SIÈCLE



M. Courbevoix. — Voulez-vous me faire l'honneur d'une danse, mademoiselle Juliette ?
Juliette (quatorze ans). — Allons, donc ! Il y a longtemps que la danse m'a blasée. Par exemple, une cigarette, un punch, je ne dis pas.

tions éhontées. Oui, le fils du duc de Leyrolles, trafiquant de son nom et de son titre, s'est commis avec des tripoteurs d'argent !... A-t-il été leur dupe ou leur complice ? Je ne le sais... Toujours est-il, et c'est cette terrible révélation qui a tué ta mère, la frappant en plein cœur, toujours est-il que ton frère est sous le coup de poursuites et que bientôt, entends-tu ? si ses créanciers ne sont pas intégralement désintéressés, il sera traîné en cour d'assises et condamné comme un escroc, comme un voleur... Comprends-tu, maintenant, pourquoi je l'ai chassé ?...

—Oh ! bégaya Jeanne affolée, c'est affreux... affreux !...

—Mieux vaut la misère que la honte, poursuivit le duc au comble de l'exaltation. Quand ta mère reposera dans la tombe, je vendrai cet hôtel, qui a vu tant de luxe, tant de splendeurs ; je vendrai tout : mes fermes, mes terres, mon château de Normandie, ce vieux manoir où je suis né, où ont pissé des générations de braves et loyaux gentilshommes. Cela suffira-t-il ?... J'en doute.

—Et... demanda la jeune fille après une pénible hésitation, et les biens que m'a légués ma tante ?

—Ces biens, qui représentent près d'un million, sont et resteront intacts, répondit le vieillard, étonné de cette question. C'est un dépôt sacré qui m'a été confié, ce sera ton unique dot, et je t'en rendrai compte quand le moment sera venu.

Jeanne se taisait. Elle réfléchissait profondément. Devant ses beaux yeux à demi clos, obscurcis par les larmes, entre sa mère morte et son père qui pleurait silencieusement, plongé dans une morne prostration, une chère image se dressait, celle de l'élu de son cœur, de son fiancé !

TOUCHANTE UNANIMITÉ



Alfred le duc. — Je vous avouerai que l'idée de l'existence du démon ne peut pas m'entrer dans le cerveau.

Alphonse. — Tiens ! Vous partagez les idées de mon chien ; mais, au moins, lui, il ne s'en vante pas.

...On s'était battu là, le matin, pendant longtemps. Très loin, entre le bois et le village où des incendies s'allumaient, embrasant de leurs sinistres l'horizon voilé par les fumées de la poudre dont la grande voix tonnait sans interruption, ébranlant les échos, la lutte continuait, terrible, acharnée. Héroïques, écrasés par le nombre, les Français, affolés de désespoir, défendaient pied à pied, vendant chèrement leur vie, la patrie envahie. Mais vaine devait être leur sublime résistance.

Sous les brûlants rayons du soleil d'août, qui glissaient entre les nuées livides, lourdes des orages de la terre et des airs, cette campagne lorraine si riante, si paisible un mois plus tôt, avait un aspect d'une épouvantable horreur. Dans les chaumes, dans les prés, sous les arbres, dont les branches flétries pendaient déchiquetées, fracassées, la mort à son tour, venait de faucher, féroce, implacable.

Partout, des corps amoncelés, des blessés, les uns étendus, inertes, affreusement mutilés, les yeux déjà couverts des ombres de l'agonie, les autres se traînant, avec des plaintes lamentables, au milieu de cadavres d'hommes, de chevaux, de débris d'armes, de casques, de caissons, dans la plaine ravivée, déformée, bouleversée par les chocs des obus meurtriers.

Et de la terre chaude, abreuvée de sang et de larmes, une clameur immense montait, comme pour prendre à témoin le ciel de l'iniquité de ces carnages sans nom — œuvre de la haine et de l'ambition de quelques hommes, — qui font en une heure, entassant ruines sur ruines, des milliers de veuves et d'orphelins.

Bravant les hideurs de ce vaste champ de désolation, des brancardiers passaient, relevant les blessés, qu'ils transportaient dans des fourgons, sur des civières, aux fermes les plus voisines, hâtivement transformées en ambulances. Des prêtres les accompagnaient, dormant, avec les suprêmes consolations, l'absolution aux agonisants. Pour aider les chirurgiens qui se multipliaient, insuffisants à soulager les souffrances qu'ils heurtaient à chaque pas, des religieuses étaient venues, pansant, les saintes et vaillantes femmes, avec leur habileté et leur douceur coutumières, Français et Prussiens, amis et ennemis qui jonchaient le sol, pêle-mêle, confondus dans l'égalité de la douleur.

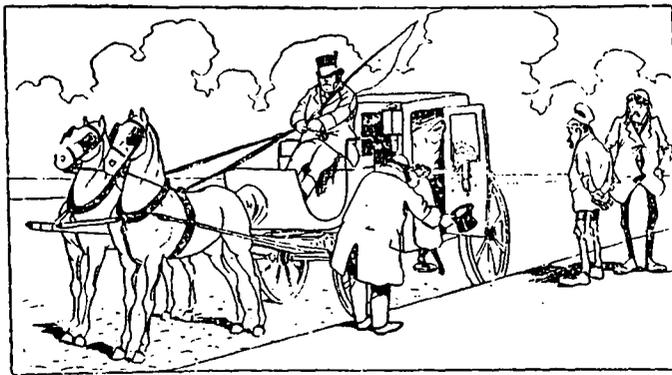
Depuis un moment, la fusillade se rapprochait, couverte, de part et d'autre, par une canonnade furieuse. Une manœuvre stratégique du corps de Frédéric-Charles, qui cherchait à tourner notre aile droite, afin d'opérer sa jonction avec l'armée du général Steinmetz, ramenait le combat à son point de départ. Les ambulanciers s'éloignaient rapidement, contraints de renoncer à leur pénible mission.

En ces lieux, qui devaient bientôt voir de nouvelles tueries, une jeune sœur de charité, les vêtements raides de sang, très belle, malgré l'extrême pâleur de son visage, resta seule, debout, indifférente au danger qui la menaçait. Un appel désespéré venait de frapper son oreille ; il s'élevait d'une haie qu'une légère inflexion de terrain cachait à demi. Sans hésiter, pressant le pas, elle se dirigea de ce côté : elle ne voulait pas faillir à sa noble tâche. Bientôt elle découvrit, couché sous les ronces, un officier prussien qui gémissait, s'efforçant en vain de se redresser.

La courageuse fille s'approcha de lui ; et, après lui avoir fait boire un cordial, se hâta de le panser. Le malheureux avait le bras gauche fracassé et une jambe traversée par une balle.

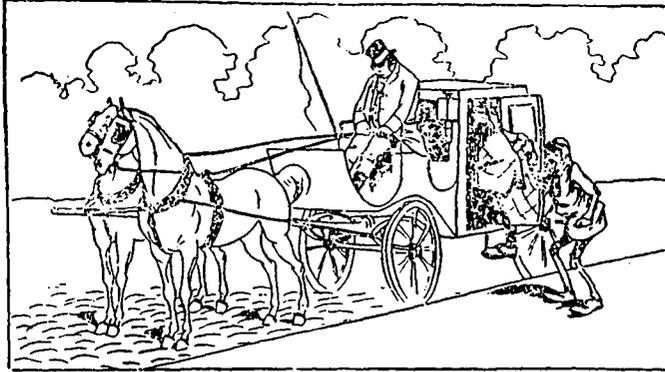
— Prenez patience, lui dit, en allemand, la religieuse, je vais vous faire transporter à l'ambulance, où des soins immédiats vous seront donnés.

— Merci, ma sœur, merci, murmura le soldat,



I

— Tiens, dit Guguise à son capitaine, en voyant descendre la mariée, le cocher est ivre, je te paie une course.



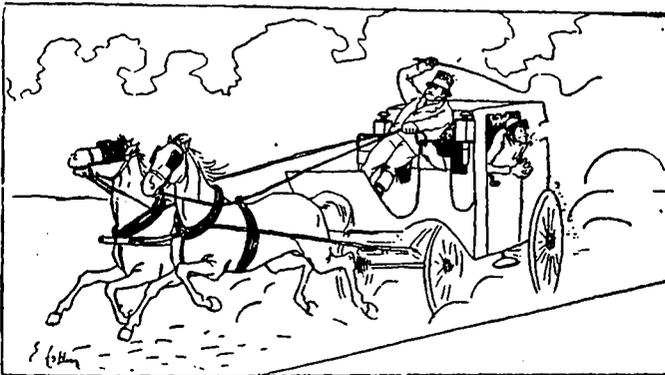
II

— Monte ! Vite !



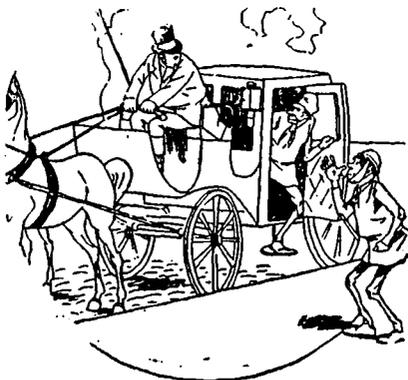
III

— Cocher ! Plus vite que cela !



IV

— Plus vite, tonnerre d'un nom !



V

— Nous sommes trop pressés pour employer plus longtemps votre sapinière. Du reste nous ne sommes pas la mariée, ni l'un, ni l'autre ; c'est au No 727 qu'elle vous attend.

vous êtes un ange de charité. Vous êtes Française, votre accent me l'apprend, et vous vous dévouez pour secourir un ennemi. Quel est votre nom ? ajouta-t-il en réprimant un cri de douleur ; oh ! répondez, afin que si, un jour, je revois ma patrie, ma femme et mes enfants vous bénissent dans leurs prières.

— Sœur Jeanne, fit simplement la généreuse créature.

Et elle se releva, cherchant du regard les brancardiers pour les appeler d'un signe ; ils n'étaient plus là. Dans la plaine, au milieu de tourbillons de poussière et de fumée, des masses sombres, confuses, se dessinaient, éclairées d'étincellements de cuivre et d'acier. La religieuse frémit : une brigade prussienne arrivait vers elle. au pas de charge, enlevée par son chef qui s'élançait en avant, sabre au poing, au galop furieux de son cheval blanc d'écume.

De l'autre côté, dans le bois d'où, depuis un moment, s'élevaient de sourdes rumeurs, un feu nourri éclata, des clairons sonnèrent ; faisant face à l'ennemi, des zouaves débusquèrent et se ruèrent dans la plaine, baïonnette au canon.

Sœur Jeanne se signa : une trombe de fer et de feu l'enserrait, se rétrécissant de plus en plus.

— Fuyez, ma sœur, fuyez, je vous en conjure, supplia l'officier qui, d'un coup d'œil, s'était rendu compte de la situation. Il n'est que temps...

— C'est impossible, mon ami... A la grâce de Dieu !... murmura-t-elle en se baissant pour éviter les balles qui s'entre-croisaient, avec des sifflements stridents, au-dessus de sa tête.

Les Allemands approchaient. De son bras valide, l'officier faisait des signes désespérés, montrant à ses frères d'armes cette frêle créature qui avait bravé la mort pour le sauver. Le chef comprit ; d'un geste, il commanda à ses hommes d'interrompre le feu ; mais il était trop tard, une balle frappa la religieuse à la poitrine ; en même temps, un autre projectile atteignait, au côté, un zouave qui, en quelques bonds prodigieux, abandonnant les rangs, s'était jeté devant elle pour la défendre de son corps.

— « René !... soupira sœur Jeanne, qui s'évanouit.

— Jeanne, Jeanne !... exclama le zouave, Sans se préoccuper de sa blessure, il voulut la prendre dans ses bras pour l'emporter ; mais ses forces le trahirent : il retomba, inerte, sur le sol.

Il y eut un suprême moment de répit en présence de cette femme inanimée, morte peut-être, entre deux ennemis à terre... Sur des brancards improvisés, on enleva en toute hâte les trois victimes, et la lutte recommença, ardente, sans merci !

Dans une mesure en ruines, le zouave et la religieuse gisaient ; un chirurgien et un vieil aumônier leurs prodiguaient leurs soins et leurs consolations.

La blessure de sœur Jeanne n'était pas grave. La balle avait dévié, et, facilement, avait pu être extraite de l'épaule. Les joues empourprées par la fièvre, soulevée péniblement sur sa couche, la jeune fille se penchait, anxieuse, vers le zouave étendu près d'elle sur une botte de paille. René avait été frappé à mort : une hémorragie interne se déclarait, l'étouffait.

— Je remercie Dieu, murmurait-il, il me permet de mourir à ta place, de m'acquitter envers toi, qui as sacrifié ta fortune, ton bonheur, ton amour pour me sauver l'honneur...

Il s'interrompit ; une écume rosée, montait à ses lèvres, sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Jeanne, ma sœur bien-aimée, reprit-il avec effort en tirant une croix de la Légion d'honneur cachée sur sa poitrine, quand tu reverras mon père, tu lui diras que mes dernières paroles ont

imploré son pardon... tu lui remettras cette croix, je l'ai gagnée sur les hauteurs du Spicheren en défendant le drapeau... sous une grêle de balles. Puisse-t-elle lui faire oublier...

Il n'acheva pas ; les spasmes de l'agonie le secouaient.

— Meurs en paix, mon frère, dit Jeanne éclatant en sanglots ; au nom de notre père, je te pardonne !...

Le blessé eut un faible sourire. Un soupir rauque souleva sa poitrine. Il était mort.

Il avait expié !

Mme DUR-FOURÈS.

Les tribulations d'un millionnaire



Lui. — Je suis l'homme le plus malheureux du monde entier.

Elle. — Ce n'est pas l'argent qui vous manque au moins.

Lui. — Hélas ! non. J'avais entendu dire que mademoiselle Vieillepeau était fiancée. Alors, pour ne pas manquer aux convenances, je lui ai fait une demande en mariage.

Elle. — Et elle vous a refusé ?

Lui. — Oh ! que non ! Elle m'a accepté, disant que l'amour de l'autre ne pouvait pas être aussi vrai que le mien.

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

XXIII

(Suite.)

Mort du Duc et de la Duchesse de Flamanville. — Disparition de Rivolat.

La voiture qui avait conduit Hélène et Rivolat, du théâtre à l'hôtel du duc de Flamanville, était à peine repartie que le duc lui-même y arrivait, porté sur un matelas, tout couvert de sang et également sans mouvement et sans connaissance. Tandis qu'on le transportait dans ses appartements, soudain la duchesse se relève en sursaut, reconnaît son mari, pousse un grand cri et retombe dans une insensibilité pire que la première.

Plusieurs des plus habiles médecins les entourèrent, leur prodiguèrent toutes sortes de soins, mais tout fut inutile. Le duc succomba le premier à ses blessures et mourut le second jour, sans avoir repris connaissance.

La duchesse revint un peu de son long évanouissement et elle se mit à parler, mais avec

incohérence, disant dans ses divagations les choses les plus incroyables. Madame Rivolat, avertie par son fils du triste accident arrivé à la duchesse, se hâta d'accourir auprès d'elle. Madame Rivolat n'était pas femme à faire montre de ses impressions ; mais elle eût froid au cœur, quand ses yeux se portèrent sur Hélène qui était couchée, la tête soutenue par une pile d'oreillers. Il n'y avait pas la moindre apparence de couleur sur ses joues, elle était plus blanche que les oreillers et les dentelles sur lesquelles elle reposait. Ses longs cheveux, dénoués, tombaient sur ses tempes, sur son cou et sur ses épaules, et ajoutaient une pâleur à l'expression de ses traits. Mais c'étaient surtout ses yeux qui étaient effroyables à voir. Ils paraissaient plus noirs que d'habitude, ils brillaient d'un éclat qu'on aurait dit surnaturel, en se portant lentement de droite à gauche, et de gauche à droite, comme si elle eut voulu suivre les mouvements de quelque objet. Tout le reste de son corps était immobile ; ses yeux continuaient leur mouvement avec une horrible régularité.

— Depuis combien de temps est-elle comme cela ? demanda le médecin, à voix basse, à la garde-malade.

— Depuis quelques heures, répondit celle-ci. Peu après votre sortie, elle a eu l'air de s'endormir ; mais elle a ouvert soudainement les yeux, en poussant un cri effroyable, et puis elle s'est mise à regarder comme elle fait en ce moment.

— A-t-elle parlé ? demanda le docteur.

— Quelques fois seulement. Je crois qu'elle s'imagine voir une jolie petite fille avec des cheveux d'or, et elle lui a parlé une ou deux fois.

Le médecin secoua la tête et murmura :

— Elle a un air que je n'aime pas. Ceci est très sérieux ; il y a dans son esprit quelque chose de très-grave.

— Béatrice ! s'écria tout à coup Hélène d'un ton de supplication qui fit tressaillir tout le monde. Béatrice, parle-moi ! On m'a trompée de la façon la plus horrible ! parle-moi ! réponds-moi ! je te rendrai tout ! tout ! si seulement tu veux me parler. Je ne garderai rien ; mais, je t'en supplie, parle-moi, chère petite cousine ! je te reconnais ! tu es vivante ! tu n'es pas morte ! Non, non, tu n'es pas morte ! Je ne t'ai pas noyée ! non, non, Béatrice, je ne t'ai pas noyée ! Quoi ! pas un mot, pas un sourire pour ta pauvre cousine Hélène ! Elle ne parlera pas ! Ses regards me glacent le sang !

Elle cessa de parler, mais ses yeux continuèrent leur mouvement lent et régulier.

Le médecin la regarda quelques minutes avec anxiété ; ensuite, se tournant vers la mère de M. Rivolat qui se trouvait là :

— Madame, lui dit le docteur, voyons si la duchesse vous reconnaîtra.

Il la fit placer dans une position où elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'Hélène.

Il n'y avait pas une minute qu'elle était à cette place, quand les yeux de la duchesse tombèrent sur elle, et, cessant leur mouvement, devinrent fixes. Tout d'abord ils exprimèrent comme une interrogation, et puis, ils brillèrent d'un éclat sauvage. Les mâchoires rigides, et d'un ton guttural, elle dit, en indiquant l'endroit où elle avait tenu ses yeux fixes :

Venez-vous pour me tourmenter, vous aussi ? Vous que j'ai épargnée à cause de lui ! Femme ! regardez... là... là... ! Voyez-vous cette enfant plus blanche que la neige, plus pâle que la mort ? Voyez, comme elle me regarde tristement ! Elle me glace jusqu'au cœur, non ce n'est pas moi qui l'ai noyée ; c'est vous, vous, Madame Rivolat ! Voyez,

elle glisse dans cette mare profonde, pour y cueillir un lis qu'elle veut m'apporter ! Sauvez-la ! Retenez-la ! voyez... elle tombe... ha !

Un cri perçant s'échappa de ses lèvres, et elle essaya de sauter à bas du lit, comme si elle eût voulu sauver d'un péril quelque objet imaginaire ; mais elle retomba avant d'avoir pu accomplir son intention, en proie à de fortes convulsions.

A ce moment, la duchesse douairière de Flamanville entra dans la chambre, en vêtement de voyage, et madame Rivolat, au même instant, tomba sur le parquet sans connaissance. Quand elle revint à elle, elle était dans une voiture, soutenue dans les bras d'une vieille femme, qui lui baignait les tempes avec de l'eau et du vinaigre. Pendant plusieurs minutes, elle ne vit que la figure d'Hélène qui, pareille à celle de Méduse, semblait la poursuivre. En recouvrant ses forces, elle se rendit compte de sa situation, et elle reconnut aux mains devant lesquelles elle passait qu'elle approchait de l'endroit où elle demeurait. Elle ne pouvait comprendre comment il en était ainsi. Questionnée par elle, la vieille femme répondit qu'elle la reconduisait chez elle, par l'ordre de la duchesse douairière, qui l'avait chargée de lui dire que les domestiques de l'hôtel avaient ordre de ne jamais la laisser entrer ; et elle ajouta :

— Il paraît que la douairière a entendu, de l'appartement voisin, les diverses apostrophes qu'Hélène dans son délire a adressées à Béatrice et à vous même.

Hélène était retombée dans une prostration très-alarmante. En vain les médecins eurent recours à tous les secrets de leur art, rien ne put vaincre la fièvre cérébrale qui se déclara, et la Duchesse mourut trois jours après le décès du Duc son mari.

La duchesse douairière de Flamanville fit transporter leurs corps pour être inhumés dans le caveau de la chapelle du château.

Cependant Rivolat apprit de sa mère la défense qu'avaient reçu les serviteurs du château de la laisser entrer. Cette nouvelle et la certitude qu'il avait de l'existence de Béatrice de Romilly le jetèrent dans une profonde inquiétude. D'autre part, la pensée de l'assassinat qu'il avait commis sur la personne du baron de Romilly le poursuivait partout. Et puis Vargat, qu'il croyait encore en vie, ne pourrait-il pas le trahir ! Et qui sait si quelqu'un ne l'aurait pas vu ! Bref, li résolut de sortir de France et partit très-secrètement pour un pays étranger, où il changea de nom ; et il fit si bien qu'il dépista toujours les plus fins limiers de la police.

Quant à Vargat que nous avons laissé mort dans la cellule même de son prisonnier, il fut découvert quelques jours après la scène que nous avons décrite. Les voisins de cette habitation, étonnés de ne plus entendre les vociférations que, chaque nuit, poussait le fou qui y était enfermé, et ne voyant plus sortir la pauvre femme gardienne, firent part de leur soupçon aux magistrats du lieu. En conséquence de ce rapport, des agents de police y furent expédiés, et après une recherche assez minutieuse, ils trouvèrent le cadavre d'un mort qu'ils prirent pour celui du fou lui-même.

Cependant Cora, pleinement dévouée à son cher pensionnaire, lui fit reprendre ses forces et son intelligence, en en prenant le plus grand soin, en cherchant à le distraire, et en lui faisant prendre, le soir, quelques gouttes de contre-poison. Peu à peu M. le baron de Romilly reprit sa mémoire et put lui faire connaître son nom.

Dès que Cora s'aperçut que le baron de Romilly allait mieux et qu'il commençait à

retrouver un peu de son intelligence, elle expédia une personne de confiance et intelligente, à la Tour-Blanche, pour savoir s'il était prudent de donner avis de l'existence et de l'état du Baron. Celle-ci n'était pas encore arrivée à la Tour-Blanche qu'elle eut occasion d'apprendre la mort du Duc et de la Duchesse de Flamanville et l'apparition de Raoul et de Béatrice de Romilly, et que la plus profonde désolation régnait dans le château depuis la nouvelle de la fin tragique du Duc et de la Duchesse de Flamanville. Alors renonçant de se rendre à la Tour-Blanche, elle retourne en toute hâte vers Cora, à qui elle raconte tout ce qu'elle a appris ; et il est décidé que sous peu de jours, M. Velours ira jusqu'à la Tour-Blanche pour faire savoir que M. le baron de Romilly vivait encore, mais que la prudence demandait que son retour ne fut pas précipité, qu'en attendant on préparerait le château, surtout les appartements du Baron comme ils étaient avant sa disparition. M. Velours devait aussi faire connaître comment le Baron avait été frappé par Rivolat, et comment le docteur Vargat lui avait fait perdre la mémoire, l'intelligence, et comment on avait eu le bonheur de lui faire retrouver un peu l'un et l'autre, et qu'on avait tout lieu d'espérer les lui faire retrouver complètement ; qu'il ne fallait pas aller trop vite, mais user de beaucoup de ménagement. Il fut convenu aussi qu'on le recevrait, sans doute, avec joie, mais qu'on se conduirait à son égard, comme s'il arrivait d'un voyage ordinaire.

Cependant le baron lui-même commença bientôt à parler de Béatrice et de Raoul, et témoigna le désir de se rendre bien vite à la Tour-Blanche.

Nous laissons à nos lecteurs de s'imaginer la joie de ses anciens amis, de ses vieux serviteurs et en particulier de Béatrice et de Raoul, quand ils purent embrasser le Baron. Le bonheur et la joie qu'il éprouva en se voyant au milieu d'eux lui rendirent bientôt sa première intelligence et toute sa mémoire. On lui proposa d'envoyer Béatrice dans quelque maison de pension recommandable, et Raoul dans un Collège pour recevoir une éducation complète et convenable. Mais le baron de Romilly ne voulut plus se séparer de sa fille bien aimée, et de son cher neveu ; il choisit donc un précepteur habile et religieux pour faire l'éducation de ce dernier, et donna à Béatrice une institutrice des plus capables et des plus recommandables sous tous les rapports.

Quand leur éducation fut achevée, le Baron de Romilly manifesta à son neveu le vif désir qu'il nourrissait, depuis longtemps, de se l'attacher pour toujours et de lui offrir la main de sa cousine. Raoul aimait sincèrement Béatrice, et avait pour elle la plus haute estime ; mais il s'était montré constamment à son égard comme si elle avait été sa véritable sœur ; toujours digne, noble, réservée, d'une affabilité exquise avec elle, mais jamais la moindre familiarité tant soit peu déplacée.

A cette ouverture si gracieuse de la part de son oncle et si avantageuse pour lui, Raoul répondit :

— Mon cher oncle, je vous dois tout, vous m'avez servi de père et du meilleur des pères ; votre volonté est la mienne, vos désirs sont mes désirs. Je ne forme qu'un vœu en ce moment, c'est que Béatrice elle-même partage vos sentiments, veuillez bien le lui proposer.

Le lendemain matin, Béatrice et Raoul frappaient à la porte de la chambre du Baron pour lui souhaiter sa fête et lui demander sa bénédiction paternelle. Pendant qu'ils étaient agenouillés à ses pieds, il leur dit :

— Oui ! mes chers et mes bien-aimés en-

fants, que Dieu vous bénisse ! Vivez encore de longues années, aimez-vous toujours, servez Dieu fidèlement et ne vous séparez plus de moi qu'à la mort. Vous connaissez mes intentions sur votre avenir. Je connais votre affection mutuelle et vraiment sincère ; préparez-vous, comme il convient à de dignes chrétiens à recevoir bientôt le sacrement qui doit sanctifier votre union, et me rendre désormais heureux, en me voyant vraiment revivre en vous, et dans les chers enfants qu'il plaira à Dieu, j'espère, de vous donner.

Quelques semaines après, Raoul et Béatrice s'acheminaient vers la chapelle de la Tour-Blanche, accompagnés de quelques parents et amis. Le cortège très-honorable, quoique très-modeste, s'avança jusqu'au pied des autels où l'attendait, assis sur son trône, le vénérable Evêque du diocèse qui avait voulu présider lui-même à la solennité.

Lorsque le moment fut arrivé, l'Evêque officiant s'avança vers les jeunes époux, agenouillés tous deux devant lui ; Raoul présenta la main à son épouse, en lui adressant un doux sourire, lorsque l'instant fut arrivé. La jeune vierge Béatrice l'imita avec une grâce parfaite et en baissant les yeux. L'évêque les bénit par un signe de croix, et les deux époux apparurent à genoux, les mains réunies en signe de foi. On entendit alors parmi l'assemblée un léger murmure de contentement. Il ne restait plus à accomplir que le rite du couronnement alors en usage. Le vénérable évêque, s'étant assis sur son trône, demanda les guirlandes d'olivier, ornées de pierreries qui se trouvaient sur un riche plateau, près de l'autel ; il bénit les deux couronnes, les tenant chacune dans une main, il parla ainsi :

— Mes bien chers enfants, vous voici arrivés au cérémonial du couronnement. Oui, après des tourments et des tribulations sans nombre, et, disons-le pour l'édification de tous ceux qui sont ici, après avoir donné de nombreux exemples de vertu, vous voici arrivés à la couronne. Savez-vous ce qu'elle signifie ? Elle indique la récompense accordée à une candeur immaculée, que le chrétien apporte au pied de l'autel du Seigneur, pour la confier à la garde aimante d'un compagnon fidèle. Cette couronne sied bien à vos têtes chrétiennes. La feuille d'olivier rappelle l'unction de l'Esprit-Saint, par laquelle nous devenons de véritables membres de Jésus-Christ. Vous y avez ajouté de nombreuses pierres précieuses et resplendissantes. Eh bien ! fuyez en sorte que cette augure soit heureux, qu'il orne votre vie conjugale des bijoux resplendissants de toutes les vertus de la famille ; maintenez-vous réciproquement dans toute la pureté de la foi, dans l'ardeur de la charité envers Dieu, notre père commun, envers vos frères ! Que l'aumône embellisse le seuil de votre maison ; que la prière en commun parfume toutes les chambres de votre demeure, comme un encens de suave odeur ; que la pitié soit la parure du moindre réduit, afin que les anges du Seigneur puissent y descendre sans la moindre répugnance, à toute heure du jour et de la nuit, pour y trouver une sereine image du paradis.

— Il est de mon devoir de vous rappeler, pardessus toute chose, l'affection pure et sainte dont vous devez toujours être animés l'un pour l'autre.

— Mon bien cher fils, reçois au pied de l'autel cette jeune fille pure, comme si Jésus-Christ te la présentait de sa main divine, en te la recommandant ; aime-la comme il aime son Eglise, d'une affection pure, constante, parfaite. Et toi, ma douce enfant, n'oublie jamais que tu dois aimer le compagnon de ta vie d'une affection tout à fait semblable,

unie à une soumission aimable, comme l'Eglise aime son céleste Epoux d'un amour obéissant et respectueux.

— Je le sais, vous vous aimez ainsi, et vos mains sont unies en signe d'une affection aussi sainte, aussi pure. Pendant que vous les réunissiez, je les plaçais dans la main du Seigneur. Ne repoussez jamais cette main divine, en quelque lieu qu'elle daigne vous conduire. Dieu vous mènera, l'un et l'autre au ciel, à travers la joie et la douleur, les allégresses et les tribulations.

En prononçant ces mots, les lèvres du vieillard tremblèrent, et une larme perla sous sa paupière.

— Je vous y verrai, je l'espère, plus resplendissants qu'ici-bas, et portant l'immortelle couronne qui, de toute éternité, est destinée aux saints époux. Que celles que je tiens à la main, consacrées par les prières célestes, soient ici-bas le gage de la couronne qui ne périra jamais ; je les dépose avec confiance sur vos têtes.

A ces mots, il couronna les nouveaux époux et fit sur eux le signe de la croix : le rite sacré était achevé. Tous les assistants, et surtout le baron de Romilly, se sentirent émus, jusqu'au fond de l'âme, par la voix sympathique du vénérable vieillard ; les mouchoirs, les voiles servaient à essuyer les larmes silencieuses qui mouillaient les paupières des assistants.

Les époux, la tête couronnée, et se tenant par la main, quittèrent la chapelle et rentrèrent dans la salle de réception. Dès l'arrivée, tous les conviés firent entendre des cris de réjouissance et de félicitations. La jeune épouse surtout ne pouvait se dérober aux empressements et aux caresses de la partie féminine de la réunion, qui la comblait de marques d'amitié. Le baron de Romilly était au comble de la joie et pleurait d'attendrissement ; il paraissait rajeuni, et le bonheur le mettait presque hors de lui-même. Ses yeux ne pouvaient quitter sa chère fille et Raoul. Mais il n'oubliait pas pour cela ses devoirs envers les invités.

Les jeunes époux, de concert avec M. le Baron, avaient donné des ordres pour qu'on dressa des tables pour les pauvres, dans le vestibule et sous les arbres des avenues qui conduisaient à la maison. Béatrice avait voulu placer elle-même, dans de jolies corbeilles, des mets abondants et délicats, qu'elle envoya en toute hâte dans de pauvres demeures, où vivaient tristement plusieurs malheureuses familles, qu'elle assistait depuis longtemps, du consentement de son père, avec la plus douce et tendre charité.

Raoul, après avoir gracieusement accueilli les félicitations qu'on lui adressait et laissé passer le premier élan des congratulations amicales, fit un léger signe à sa femme, et s'écartant avec elle de la foule qui les entourait, il lui dit :

— Ma chère Béatrice, tu sais jusqu'à quel point notre vénérable Evêque nous a montré de l'intérêt ; tu sais qu'il a daigné s'offrir lui-même à cette fête de notre hymen, allons bien vite avec M. le Baron, nous présenter à lui, avant qu'il vienne lui-même à nous ; allons le remercier des bienveillantes paroles qu'il vient de nous dire à l'autel.

Sur le point de partir et avant de monter dans la voiture, le vénérable et digne évêque les bénit de nouveau et leur adressa ces paroles :

— Allez en paix, mes chers enfants, allez en paix ; je sais que vous serez heureux !

Ces paroles, prononcées d'un ton presque prophétique, ne se trouvèrent jamais démenties.

L'ÉVANOUISSEMENT MANQUÉ

—Qu'a donc l'ami, Jean, il a l'air d'un déterré.
 —Pauvre garçon, il a eu du malheur ! Figure-toi que l'autre jour un inconnu, un voyou, sans doute s'est évanoui en face de cette belle grande maison, que tu vois là dans le lointain. Et alors la dame du logis est accourue tout alarmée, avec une excellente bouteille de cognac à la main.
 —En effet, je me rappelle.
 —Pour lors, il a voulu jouer le même tour ce matin. La vieille dame est accourue, comme la première fois, mais en apercevant le pauvre Jean, elle s'est écriée : Pauvre garçon, il peut à peine respirer tant il a les pores de la peau bouchés. Ce disant, elle saisit le tuyau d'arrosage ouvrit le robinet et l'arrose des pieds à la tête.

MARIAGE AU GANT

M. G. Vitoux raconte que le mariage au gant est de nos jours usité en Hollande pour la plus grande commodité des gens de ce pays. Vous habitez, dit-il, Bornéo ou Java par exemple, quand vous vous sentez tout d'un coup un certain vague à l'âme. Le printemps vous rappelle ce précepte de l'Évangile : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul," et tout de suite vous songez à vous offrir une douce compagne. Mais comment faire ? Les petites Javanaises, danseuses peintes et jolies infiniment ne sont pas du tout le fait d'un bon Hollandais flegmatique et posé. D'autre part, comme les affaires sont les affaires, il n'y a pas à songer à retourner au pays pour quelques semaines, histoire de prendre femme. Il faut donc user d'artifice, et voici où se révèle toute la beauté du mariage par procuration, du mariage *met de handschoen trouwen*, c'est-à-dire du mariage au gant, comme on le dénomme plus exactement.

Le candidat époux saute au télégraphe et réclame à quelque bon cousin de lui rendre le petit service d'aller, en son lieu et place, demander la main d'une blonde amoureuse délaissée au pays. Ce sont là des services que l'on ne se refuse pas entre parents. La commission est donc toujours remplie en conscience et la requête présentée aux auteurs de la demoiselle. Si le futur est agréé, le mandataire qui, par un courrier rapide a reçu un gant de son client, gant qu'il devait porter jadis le jour des épousailles pour prêter serment devant le magistrat civil,—ce qui, entre parenthèses, justifie l'expression hollandaise que nous avons rapportée tout à l'heure,—est autorisé à venir faire la cour à la fiancée de son ami, et cela jusqu'au temps du mariage.

Enfin, l'époque fixée pour cette cérémonie arrive. A l'état civil, et de même à l'église, tout se passe comme si l'on avait affaire au véritable époux. C'est seulement à la fin du dîner des noces que le pseudo marié commence à s'apercevoir qu'il a simplement joué un rôle. A ce moment, en effet, ses amis lui réservent de tradition une fumisterie symbolique qui consiste à lui présenter une longue et superbe pipe fortement

bourrée à l'ordinaire du plus âcre et nauséux tabac qu'il soit possible de trouver, pipe amère que le procureur, à moins de faire preuve du plus détestable mauvais goût, doit fumer consciencieusement jusqu'au bout et le sourire sur les lèvres. Tant pis pour lui s'il n'a pas l'estomac solide.

Cependant, la dernière bouffée de la mauvaise pipe envolée, la nouvelle épousee donne une vigoureuse poignée de main à son mari d'un jour et se retire avec ses filles d'honneur, le plus souvent du reste pour aller faire ses malles, afin de partir sans retard par le prochain paquebot rejoindre son véritable mari, qui l'attend patiemment en des lieux tropicaux, sous l'ombre tutélaire des palmiers géants.

Un Breuvage Délicieux et Fortifiant
LE CHOCOLAT MENIER

Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. ALFRED CHOULLOU, MONTREAL, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.



HATEZ-VOUS D'ENVOYER
10 Cts.

Magnifiques Feuilletons
A BON MARCHÉ
 10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation
 "L'ANGE DU FOYER"
 — ET —
 "Le Remords d'un Ange"
 que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format
SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE
 — Franc de port —
 AU BUREAU DE
 La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE TEMPS CONFIRME TOUT

Mais jamais rien n'a été prouvé si vite que l'excellence de la **LESSIVE PHENIX** pour le lavage. Chaque ménagère reconnaît que c'est impossible de nier la supériorité de cette préparation sur toutes les autres poudres à laver. Elle épargne du chauffage et ne vous force pas à bouillir votre linge jusqu'à évaporation totale. Avec elle, pas de fatigue pas de dur frottement, elle épargne de l'argent en épargnant le combustible, le travail, le mécontentement et le temps.

Si vous voulez nettoyer, frotter, laver, blanchir, polir, faire reluire, briller, scintiller vos objets domestiques, servez-vous de la

LESSIVE PHENIX

A vendre partout par tous les Epiciers.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 16 MAI, Après-midi et soirée.

La Grande Compagnie Burlesque de

ROSE HILL

TOUT UN ESSAIM DE JEUNES ET JOLIES FEMMES

Costumes et décors des plus riches, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

THE INDIAN MAIL CARRIER.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00. PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à **LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

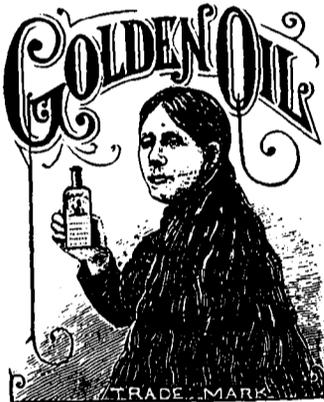
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Le mandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DORÉE de Madame Hanuel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

Employée avec succès par les barbiers pour le *shampoo*.

Prix 25 centimes la bouteille.

En vente chez tous les pharmaciens.

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE?
PRENEZ LES
AMERS INDIGÈNES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomachique et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS

NARCISSE BEAUDRY & FILS

GRAND CHOIX DE

Montres, Bijoux, Argenterie et Lunetterie

1580 RUE NOTRE-DAME

Et 164 et 166 RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL

23 Juillet 1892

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bonhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 1. rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Specimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, l'Place Louvois, Paris, France.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jendis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION!

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.